quelques oublis toutefois, ainsi Horace ; l'important article de J. Pigeaud, « La greffe du monstre », publié dans le n° 66 (1988) de la *REL* et repris dans *L'Art et le vivant*, absent de la bibliographie, aurait pu permettre de compléter l'étude — même si, encore une fois, l'auteur livre et commente quelques passages choisis sans jamais présenter et mettre les œuvres en contexte. Dans son introduction, l'auteur avait inséré deux représentations iconographiques de centaures, une métope du Parthénon due à Phidias et une céramique étrusque. Dans un ouvrage qui annonçait une étude des théories et des représentations, on peut regretter que l'iconographie des monstres et hybrides antiques ne se limite qu'à ces deux seules vignettes. Certes l'iconographie est des plus riches mais une sélection de quelques pièces significatives aurait certainement enrichi la démonstration, surtout lorsque l'on sait l'importance que la figure du monstre occupe dans les théories antiques sur l'art et la représentation — un point que l'auteur passe sous silence.

Le chapitre 5 revient sur quelques emplois de termes latins désignant la notion d'hybride, ce qui n'est pas sans remettre en cause la cohérence du plan d'ensemble. Nous revenons sur la critique formulée plus haut. Le retour sur le terme *hybrida-hybridus* permet à l'auteur d'étudier les cas de deux personnages de la vie politique romaine qui se trouvèrent porter *Hybrida* à titre de *cognomen* (*G. Antonius Hybrida*, et *Q. Varius Hybrida*, auteur de la *lex Varia de maiestate*). À partir des témoignages que nous conservons sur ces illustres romains, l'auteur s'interroge sur l'origine de ce surnom pour le moins surprenant et sur les raisons qui pouvaient motiver son attribution. Ces considérations constituent un apport original quant à la question posée.

Enfin, un chapitre de conclusion intitulé « *Noi, gli antichi. Digressioni conclusive* » s'efforce de mettre en relation, sur un ton libre et très personnel, les figures et les représentations héritées de l'Antiquité avec quelques interrogations et quelques faits contemporains.

En somme, malgré certaines imperfections et erreurs de méthode, l'ouvrage propose un parcours original sur une série de thèmes classiques et offre ainsi à notre réflexion quelques éclairages nouveaux.

Frédéric Le Blay.

Sciences historiques

Le fonti per la storia antica, sous la direction de Gabriella Poma : Bologne, Il Mulino, 303 pages, index, illustrations dans le texte.

Ce petit livre, fruit du travail collectif de douze collaborateurs réunis sous la direction de la titulaire de la chaire d'Antiquités grecques et romaines de l'Université de Bologne, Gabriella Poma, est destiné à présenter à un public d'étudiants ou de curieux quelles sont les méthodes auxquelles l'historien de l'Antiquité a recours : les douze chapitre successifs traitent, après une sorte d'introduction générale due à Riccardo Vattuone (« Comment écrire l'histoire ? »), de la géographie historique, de l'archéologie, de la topographie, des sources littéraires, des sources pour le droit grec, de celles pour le droit romain, de l'épigraphie grecque et de l'épigraphie romaine, de la papyrologie, de la numismatique, enfin des questions de métrologie et de chronologie. Chaque chapitre, rédigé par un ou plusieurs spécialistes, présente ce qu'est la matière (on notera au passage des points intéressants : pour l'archéologie, le livre offre un bon historique de la notion, depuis

l'usage antique du terme, et l'émergence progressive, à partir de la Renaissance et de la démarche antiquaire, de ce que nous entendons par là aujourd'hui ; pour les sources littéraires, une juste attention est portée à la question des auteurs connus par fragments), fournit la bibliographie de base (avec une prise en compte de son caractère international, dont il est indispensable que les étudiants aient conscience dès le début de leurs études). Les textes sont munis d'une bonne iconographie, ne masquant pas le cas échéant le caractère technique de certaines approches (tableau des répartitions pondérales des types monétaires, ou fiche de résultat d'une prospection archéologique par géo-radar, heureusement explicitée par un schéma qui en dégage les éléments significatifs). Chercheur éminent (son travail sur les décemvirs, *Tra legislatori e tiranni. Problemi storici e storiografici sull'età delle XII Tavole*, paru en 1984, reste un des ouvrages fondamentaux sur la question), Gabriella Poma a toujours eu le souci de fournir des instruments de travail à ceux qui se forment aux disciplines de l'Antiquité (ouvrages sur les institutions politiques romaines en 2002, grecques en 2003). Elle manifeste pleinement ce que doit être un enseignant-chercheur.

Dominique Briquel.

Christopher Francese, *Ancient Rome in So Many Words* : New York, Hippocrene Books, 2007, 248 pages.

Ce livre non conventionnel (qui s'inspire, pour son propos et pour son titre, de D. K. Barnhart & A. A. Metcalf, *America in So Many Words : Words That Have Shaped America*, Boston, 1997), est à la fois une sorte de « vie du Romain », du berceau jusqu'à la tombe, et une histoire de la civilisation romaine, à travers un certain nombre de mots-clefs. Il se compose de vingt rubriques, dont la seule énumération est un tableau de la vie publique et privée à Rome : 1. L'enfance ; 2. La famille ; 3. L'éducation ; 4. Rang et classe sociale ; 5. Les lieux publics ; 6. La vie à la campagne ; 7. L'argent et les affaires ; 8. Métiers et professions ; 9. Le contrat social ; 10. Le gouvernement et la politique ; 11. L'armée et l'empire ; 12. La technologie ; 13. La débauche ; 14. L'esclavage ; 15. Crime et châtiment ; 16. Religion et magie ; 17. La folie ; 18. Les insultes ; 19. Les vertus. 20. Les derniers instants. Chaque rubrique est illustrée par quelques mots-clefs latins (de trois à sept), qui sont autant d'entrées. Toutes ces notices sont construites sur le même modèle : le mot latin ; ses équivalents anglais ; quelques textes traduits, qui éclairent la notion ; le commentaire de l'auteur, en une ou deux pages, suivi de quelques lignes d'orientation bibliographique.

Je donne quelques exemples de mots-clefs :

2. Family : *familia* ; *pater familias* (l'image stéréotypée du « père sévère » est tempérée) ; *coniunx* ; *nouerca* (vite assimilée à « empoisonneuse », ce qui, à l'exception d'Agrippine, n'est guère confirmé par les faits) ; *alumnus*.

4. Status and Class : *uulgus* ; *plebs* ; *eques* ; *latus clauus* ; *imagines* (*maiorum*) ; *nobilis*.

8. Jobs and Professions : *pistor* ; *sutor* ; *uespillo* ; *parasitus*.

13. Debauchery : *luxuria* ; *taberna* ; *cena* ; *amor* ; *corona* ; *crocus* ; *acroama*.

16. Religion and Magic : *auspicium* ; *paganus* ; *fascinum* ; *ars* (*magica*). Rubrique, je l'avoue, qui me paraît particulièrement décevante : elle n'est pas, manifestement, de celles où l'auteur est le plus à l'aise et, tournée plutôt vers les « superstitions » (au sens large), ne rend guère compte de la richesse de la vie religieuse à Rome.

La partie la plus difficile, la plus discutable aussi, de l'entreprise a été le choix des mots, l'auteur en est parfaitement conscient (p. 11). Il fallait faire une sélection, au risque de l'arbitraire. Mais on pourra s'étonner de la quasi absence de *gens*, mentionnée épisodiquement, en contexte chrétien : *gentes* « les gentils » (p. 192).

Les textes d'illustration sont variés, épigraphiques aussi bien que littéraires, de Plaute à Isidore de Séville ou Grégoire le Grand ; ils sortent souvent des sentiers battus et réservent de bonnes surprises même au latiniste chevronné. Le commentaire allie avec bonheur remarques linguistiques, historiques, culturelles, même s'il appelle quelques réserves mineures. Il ne manque pas d'humour ; ainsi quand l'auteur évoque de récents présidents américains aussi connus « for their grammatical gaffes » que les empereurs romains pour leur souci pointilleux de la correction grammaticale (p. 43). Deux index, *locorum*, avec la date des auteurs cités, et *uerborum*, confirment le sérieux scientifique du travail (même si l'index, limité aux mots latins, est parfois trompeur : *seruus* n'apparaît que sous la forme *seruus Dei*, p. 171, alors que « slave, slavery », sont beaucoup plus longuement étudiés).

Voilà, pour l'essentiel, un excellent ouvrage, bien informé, plaisant à lire et vivant, qui fait découvrir à ses lecteurs, même non latinistes, une autre antiquité, à la fois moins guindée, donc plus proche, mais aussi très différente de nous. Cette histoire des mots latins est aussi, pour une large part, une histoire des mots d'aujourd'hui, anglais ou français. Quel éditeur français aura l'heureuse idée d'en publier une traduction ?

Jacqueline CHAMPEAUX.

T. P. WISEMAN, *Unwritten Rome* : Exeter, University of Exeter Press, 2008, 366 pages, index, illustrations dans le texte.

Cet ouvrage regroupe dix-huit contributions différentes dues à notre confrère britannique. Seize d'entre elles avaient été publiées dans des revues ou ouvrages collectifs, entre 1995 et 2006 ; l'auteur leur ajoute le cas échéant certains compléments et adjoint à l'ouvrage trois contributions nouvelles, notamment une note, dictée par l'actualité archéologique, où il critique certains aspects de la reconstruction proposée par Andrea CARANDINI de la maison du VIe siècle av. J.-C. qu'il a fouillée sur le flanc du Palatin et où il propose de reconnaître la maison des Tarquins. On retrouve là la position bien connue de T. P. WISEMAN, réagissant contre l'attitude d'une bonne part des savants actuels, notamment en Italie, d'acceptation générale des données de la tradition. C'est cette position qui sous-tend l'ensemble de l'enquête à laquelle sont consacrées les contributions réunies dans ce livre : dans cette recherche de la Rome d'avant l'écriture, ou plus exactement d'avant la fixation par écrit de la tradition, il exprime clairement son scepticisme. Ainsi est-il de ceux qui n'accordent pas de crédibilité aux listes consulaires transmises par les Fastes (en se fondant sur l'idée que la cité aurait connu au départ un autre système que le double consulat, avec le fameux *praetor maximus*). La position est assurément défendable, mais on regrettera qu'il ne donne pas son avis sur la question de la présence de noms plébéiens dans les listes des premiers consuls, donnée si contraire à la vision de nos sources qu'on y a souvent vu un argument en faveur de l'authenticité des listes. Il estime de même que la succession des sept rois de la liste canonique, avec leurs noms et les faits qui leur sont rapportés, est un phénomène artificiel et tardif, lié à la volonté de certaines familles, à époque républicaine et dans des contextes qu'on pourrait parfois situer, de se donner de prestigieux ancêtres. La démarche est toujours fondée sur une érudition

très solide (ainsi l'analyse, fouillée, de l'évolution, constatable à une époque sur laquelle nous disposons de la documentation, du culte d'Anna Perenna sert d'argument contre l'idée, souvent avancée et que R. Bloch avait particulièrement illustrée en France, de la permanence des phénomènes religieux et par conséquent de la fiabilité des informations qu'on serait en droit d'en tirer). Elle s'appuie également sur une très bonne connaissance des modes de transmission de la mémoire dans les sociétés ne recourant pas à l'enregistrement des faits par l'écriture — ce qui permet à l'auteur de rappeler que, dans ce type de sociétés, la permanence de souvenirs précis allant au-delà de trois générations est douteuse. Les rappels à l'ordre auxquels se livre T. P. Wiseman sont assurément nécessaires, et salutaires. Évidemment, il reste a expliquer comment s'est constitué le récit qui nous a été transmis, sous une forme assez unitaire, par la tradition littéraire. Pour l'historien anglais, ce serait là un processus assez tardif, ayant éliminé d'autres formes de récits (ainsi il estime pouvoir retrouver dans la tradition sur l'oracle rendu aux Tarquins, de vautours massacrant dans un arbre de la cour du palais les jeunes aiglons symbolisant les enfants de la famille royale, la trace d'une forme de tradition différente, au départ favorable aux Tarquins, et supposant la mort des fils du roi), et la narration que nous possédons résulterait de la stratification d'éléments divers, simplement juxtaposés les uns aux autres. Nos propres vues sur le processus d'élaboration de la tradition sont assez différentes mais il est certain que, s'agissant de cette « Rome non écrite », il ne peut y avoir que des hypothèses et T. P. Wiseman défend avec brio son point de vue.

Dominique Briquel.

Giovanni Forni, *Le tribù romane*, IV, *Scripta minora*, *a cura di Giovanna Maria* Forni : Rome, Giorgio Bretschneider, 2006, 647 pages, 18 planches.

Depuis 1985, la maison d'édition Giorgio Bretschneider a entrepris de mettre à la disposition du public savant les travaux de Giovanni Forni dans une série dont le titre *Le tribù romane* montre combien la notion de tribu est au centre de l'œuvre de l'éminent épigraphiste italien. L'ouvrage que nous signalons s'inscrit dans la ligne des autres livres parus sous ce titre : d'abord le volume III, consacré aux pseudo-tribus, en 1985, puis le tome 1 du volume I, consacré aux *tribules*, traitant de ceux dont les noms commençaient par A et B, suivi du tome 2 du même volume, pour les noms de C à I en 1999, et enfin le tome 3, pour les noms de L à S, qui est paru en 2007. Le volume IV a sa place dans cette entreprise méthodiquement suivie. Comme le sous-titre l'indique, il s'agit avec ce livre, dont la réalisation a reposé sur les efforts méritoires de la fille de l'auteur, de *Scripta minora*, regroupant 40 contributions de G. Forni classées dans un ordre chronologique, s'étageant entre 1956 et 1990, toutes traitant de questions relatives aux tribus. De tels recueils regroupent nécessairement des travaux portant sur des thématiques diverses. On y trouvera aussi bien une étude de la plus récente mention de tribu, dans une inscription d'Hispellum de l'époque constantinienne, qu'une étude du mystérieux *frontac* de la partie étrusque de l'épitaphe bilingue d'un haruspice de Pisaurum, pour laquelle l'auteur défend une interprétation par l'*origo* du personnage (et non une désignation étrusque du spécialiste des foudres, répondant au *fulguriator* du texte latin), conformément à la tendance, notée dans un autre article, à omettre, dans la partie non latine des inscriptions bilingues, qu'elles soient gréco-latines ou étrusco-latines, la mention de la tribu présente dans la partie latine et à lui substituer le cas échéant celle de l'*origo*. Mais on sait les services que rend, pour la

consultation rapide et simultanée des travaux d'un maître à la production aussi abondante qu'est celle de G. Forni, un pareil recueil — qui montre en outre comment la pensée d'un savant mûrit, approfondit les différentes facettes d'un sujet (comme on le voit avec la série des contributions sur la répartition des tribus pour les provinces d'Achaïe et de Sicile, ou les travaux consacrés aux effets de bilinguisme, puisqu'à ceux que nous avons évoqués s'ajoute une intéressante étude de l'influence du punique sur la mention de la tribu dans des inscriptions latines d'Afrique). Ce recueil se signale par la présence de près de cent pages d'*indices*, dus à Giovanna Maria Forni, portant sur tous les points importants que peut souhaiter l'utilisateur (sources littéraires, inscriptions, onomastique, données géographiques). Le lecteur pourra ainsi pleinement profiter de la science accumulée pendant des décennies par l'auteur et en tirer, plus aisément qu'en lisant les contributions elles-mêmes, les résultats d'ensemble.

Dominique Briquel.

S. P. Oakley, *A Commentary on Livy, Books VI-X, Volume IV : Book X* : Oxford, Clarendon Press, 2005, 658 pages, illustrations dans le texte, une carte, index.

Avec ce volume IV, S. P. Oakley achève sa magistrale entreprise de commentaire de la seconde partie de la première décade de Tite-Live, fournissant ainsi à la communauté scientifique un outil de travail sans équivalent jusqu'à présent et pour lequel on doit saluer le travail monumental accompli par notre collègue de l'université de Reading. Ce caractère de conclusion se traduit d'ailleurs par le fait qu'une partie de l'ouvrage (p. 473-588) est consacrée à des *addenda et corrigenda* aux trois volumes déjà parus. On retrouvera sans surprise dans ce dernier livre les qualités fondamentales qui font le prix des volumes précédents : une réflexion sur l'établissement du texte qui amène souvent l'auteur à proposer de nouvelles solutions (qui font qu'une édition proprement dite de sa part serait maintenant la bienvenue !), une précision exemplaire dans le commentaire juxtalinéaire qui scrute les moindres expressions du texte livien, une érudition sans faille qui fournit au lecteur toutes les informations souhaitables sur le contexte historique ou les données institutionnelles, avec un exposé clair des problématiques et de la bibliographie, ainsi que la mise à la disposition du lecteur de tous les textes antiques susceptibles d'éclairer la narration. En même temps, l'esprit dans lequel le commentaire a été conçu reste toujours le même, si bien qu'il ne faudra pas s'attendre à trouver dans cet excellent outil de travail plus que ce qu'il peut donner. L'approche suit le texte ligne après ligne, et se borne à dégager les épisodes, sans engager de réflexion sur des ensembles plus vastes. Ainsi, s'agissant du livre qui clôt la décade, on aurait pu s'attendre à voir poser le problème de la pertinence, on non, de cette articulation — ne serait-ce que pour répondre négativement, puisqu'il faut bien reconnaître que la fin du livre X (qui ne se termine même pas exactement sur le double triomphe des consuls de 293 sur les ennemis du Nord et du Sud de la péninsule) n'a rien de comparable à ces articulations nettes qu'on rencontre à la fin du livre XXX, avec la conclusion de la deuxième guerre punique, ou du livre V, à la fin de la première pentade de la première décade, avec la décision de maintenir Rome sur son site ancestral après la catastrophe gauloise. Ce n'est pas, fort heureusement, que S. P. Oakley ne prenne jamais en considération des questions de composition qui engagent la structure même de l'œuvre livienne et sont susceptibles d'en éclairer le sens. Nous avons ainsi apprécié ses remarques sur le discours qu'il prête à P. Decius Mus lors du débat sur l'accès des plébéiens aux sacerdoces (ch. 7-8), s'opposant à

Appius Claudius (dont il ne rapporte pas les propos) : il note à juste titre que ce débat, placé peu après le début du livre X, répond à celui qui s'était instauré, au livre VI, sur les propositions de lois licinio-sextiennes, au cours duquel un Appius Claudius avait déjà défendu les positions des patriciens. L'effet de symétrie (puisqu'au livre VI, ce sont les propos du représentant du patriciat qui sont exposés et que le débat figure peu avant la fin du livre) n'a pas uniquement une valeur formelle : S. P. Oakley le relève bien, il sert à souligner que l'évolution engagée en 367 se conclut en 300, avec l'admission des plébéiens également aux charges religieuses, que c'est donc une époque entière de la vie de Rome, celle de la lutte entre plébéiens et patriciens, qui s'achève alors. De même, on trouve des amorces de réflexion sur la composition du livre X en tant que tel, avec la dispute que Tite-Live prête, en 295, au même P. Decius Mus avec son collègue au consulat, Q. Fabius Maximus Rullianus, sur l'attribution des théâtres d'opérations (ch. 24), dispute surprenante entre deux hommes dont la collaboration exemplaire avait été jusque-là mise en relief, mais qui trouvera sa conclusion heureuse avec la part prise par chacun dans la victoire de Sentinum, relatée en 27-30 (part nettement différenciée au demeurant, puisque Decius, après s'être engagé un peu inconsidérément, trouvera la mort lors de sa glorieuse *deuotio*, tandis que Fabius remportera un succès sans surprise qui doit beaucoup à la tactique de temporisation qu'il aura mise en œuvre, annonçant celle qui vaudra son surnom de *Cunctator* à un de ses descendants les plus célèbres). Il serait intéressant de replacer cette tension entre les deux collègues (qu'il est réducteur de ramener à sa seule dimension psychologique) dans la question des rapports entre plèbe et patriciat, qui manifestement revient au premier plan dans ce livre X après la sorte de parenthèse qu'a constituée le livre IX, liée à cet événement exceptionnel qu'a été la capitulation des Fourches Caudines, avec le climat d'union sacrée face à l'adversité qui s'en est suivi (par rapport auquel seul un démagogue comme Appius Claudius a pu détonner), et donc montre comment, dans une situation moins exceptionnelle, en tenant compte des tensions somme toute normales qui existent dans la cité, celle-ci poursuit la mission que les destins lui ont assignée. Cela est d'autant plus indiqué que l'historien fait état d'une tension comparable (quoique fondée sur des bases très différentes) entre les deux consuls de l'année précédente, le plébéien Volumnius (élu seulement du fait du refus de Fabius Maximus d'être réélu) et Appius Claudius, présenté à ce moment de la narration comme un défenseur acharné des privilèges patriciens : en 296 déjà (ch. 17-19), la tension est résolue dans un sens positif pour la cité, puisque les soldats des deux armées consulaires forcent leurs chefs à affronter de concert l'ennemi étrusque et remporter, par leur concorde retrouvée, une victoire où, significativement, chacun des deux chefs acquiert les qualités de l'autre, Volumnius devenant éloquent et Appius un grand chef de guerre (et en outre manifeste, par son vœu à Bellone, une piété qu'il n'avait guère mise en œuvre lors de sa censure). Autre principe de construction net : après Sentinum, dans cette prolongation de la lutte par les Samnites que Tite-Live met en relief (ch. 31), le récit fait se succéder une première année (294), où les succès romains restent limités (un des deux consuls se voit refuser le triomphe, l'autre célèbre un triomphe contre l'avis du Sénat), et une seconde, la dernière du livre (293), au cours de laquelle les deux magistrats suprêmes ont droit à un triomphe, célébré avec éclat, après de brillantes victoires (notamment celle de L. Papirius Cursor, dont la victoire sur les Samnites de 293 reprend celle de son père relatée en IX, 40 — comme cela avait au reste été bien mis en valeur par S. P. Oakley dans son commentaire du livre IX), le tout se passant dans une atmosphère où les tensions entre l'aristocratie et le peuple se font sentir, comme cela est le cas dans tout ce livre X. Une réflexion d'ensemble sur les articulations de ce livre, le jeu perpétuel qu'on y trouve (très différent de ce qu'on

avait au livre IX) entre questions intérieures et extérieures, le rôle aussi des principaux acteurs (outre Decius et Fabius, en mineur sans doute mais en écho avec ce qu'on avait au livre IX, Appius Claudius et L. Papirius Cursor), aurait pu compléter les remarques de l'auteur. Quoi qu'il en soit, compte tenu de l'optique qui est la sienne, ce nouveau volume répond parfaitement à ce qu'on est en droit d'en attendre. Inévitablement sur certains points, le lecteur pourra être enclin à pousser plus loin l'analyse. Nous avons ainsi regretté que, dans l'étude du récit de Sentinum (outre qu'il ne soit pas fait allusion au décor du temple de Civitalba, témoignage archéologique éclatant de l'importance de l'événement dans la mémoire historique des Romain), l'auteur ne tire pas toutes les conséquences du fait que, parmi les sources, il convient de faire place à une œuvre dramatique comme le *Decius sive Aeneidae* d'Accius (dont Ch. Guittard avait montré, à propos de la *deuotio* du père lors de la bataille du Veseris, qui ne peut être séparée de celle du fils, qu'on retrouvait des échos textuels chez Tite-Live) : l'étrangeté du récit de la bataille, avec un dédoublement de la victoire sur les Gaulois rangés en tortue, liée successivement à l'action de chacun des consuls, le fait que le sacrifice de Decius ait un effet quasiment magique ne peuvent de comprendre que si on fait intervenir une telle source, non annalistique. Mais c'est aussi l'intérêt d'un ouvrage qui est avant tout un outil de travail, que d'inciter le lecteur à approfondir l'étude, en lui fournissant tous les éléments dont il besoin. Ce que fait excellemment ce volume IV du commentaire de S. P. Oakley.

Dominique Briquel.

Jean-Luc Bastien, *Le Triomphe romain et son utilisation politique à Rome aux trois derniers siècles de la République* : Collection de l'École française de Rome 392, Rome, 2007, 482 pages.

Depuis l'étude de H.S. Versnel en 1970, aucun travail d'ensemble n'avait été consacré au triomphe romain et, pour l'utilisation politique du triomphe, l'auteur ne reconnaît comme approches partielles qu'un article de P. Grimal en 1951 sur « le triomphe d'Octave » et un autre de J. Gagé en 1957 sur les « clientèles triomphales » — ce qui est d'ailleurs un peu injuste pour G.Ch. Picard, J.C. Richard... et quelques autres. Mais il est vrai que, si un bon nombre de travaux, depuis un demi-siècle, touche plus ou moins directement au triomphe, aucun n'avait repris le dossier au fond et à fond. C'est le grand mérite de cet ouvrage, fort bien circonscrit à la période « sûre » des triomphes, de la fin du IV^{è} siècle à la fin du I^{er} siècle, et servi par une bibliographie pratiquement sans faille ; tout juste pourrions-nous y ajouter, à la marge, les ouvrages récents de D. Spencer sur l'Alexandre romain (2002) et de B. Virgilio sur la royauté hellénistique (2003). L'auteur est excusable de ne pas les avoir cités dans son livre tiré d'une thèse soutenue en 2002 ; au demeurant, si sa bibliographie finale s'arrête en 2001, on trouve dans ses notes quelques références à des travaux postérieurs, qui montrent qu'il a continué à se tenir au courant de la recherche la plus récente. Signalons-lui d'ailleurs, sur le problème du triomphe de Camille, les pages qu'y consacre D. Briquel dans son dernier livre sur le sac de Rome par les Gaulois (2008).

Mais la « préhistoire » du triomphe n'intéresse J.L. Bastien, comme il est normal, que par la bande et il n'y consacre un développement, en forme de mise au point de l'état de la question, qu'au début de sa 2ème Partie. La 1ère Partie est en effet occupée d'abord, en bonne méthode, par une approche critique des sources relatives au triomphe : sources littéraires (essentiellement les historiens et biogra-

phes anciens, plus Cicéron), et Fastes triomphaux. Les Capitolins, bien sûr, auxquels est consacré un long développement, où le travail canonique de A. Degrassi (1947) est repris à la lumière de travaux plus récents, notamment de L. Ross Taylor et de F. Coarelli ; et aussi les Fastes *Urbivalienses* et *Barberiani*, où deux points ont provoqué notre perplexité : l'étonnement de l'auteur devant l'absence de mention de l'année du triomphe dans ces Fastes, alors que l'explication se trouve dans son chap. IX, et l'affirmation que ces listes sont forcément postérieures aux Fastes Capitolins au prétexte qu'elles sont moins complètes. Or un élément en fait douter : l'orthographe *Hillurii / Hilurico* qu'on y trouve est plus ancienne (cf. Plaute) que l'*Illurii / Illurico* des Fastes Capitolins. Pour le reste, ces deux chapitres sont exemplaires, notamment quand l'auteur montre pourquoi, dans les Fastes, Romulus est crédité d'un triomphe, alors qu'il ne l'est plus dans le forum d'Auguste — ce qui permet de dater de 19/18 l'érection de l'arc augustéen qui supportait les Fastes. Remarquons cependant que, si la tradition du triomphe de Romulus n'est pas attestée avant avec certitude, il faut se demander de quand date sa statue sur un char attelé d'un quadrige, communément considérée comme un butin provenant de Grande Grèce — ou du moins l'inscription en grec qui l'identifie comme tel. D'autre part, on trouvera exagérés les doutes de l'auteur sur les triomphes de Baebius et de Cornelius (cos. 181) parce que le sénat aurait été très réticent dans cette période à accorder le triomphe ; en fait, il est aussi parfois très laxiste (ex. Liv. 37, 60, 5 ; 38, 47, 5 ; 40, 59, 1). En revanche, il faut rendre hommage à la sagacité de l'auteur à repérer, dans le chap. 3, les faux triomphes répertoriés par la tradition littéraire et les Fastes : grâce aux célébrations funéraires, les grandes familles triomphales s'en sont données là à cœur joie.

Nous l'avons dit, les origines du triomphe n'intéressent J.L. Bastien que dans la mesure où elles lui permettent de mettre l'accent sur la mutation subie par la cérémonie à la fin du IV^e^ siècle. Il expose donc, dans le chap. 4, les points de vue qui, à juste titre, lui paraissent les plus assurés sur la question : ceux de H.S. Versnel et de F. Coarelli, complétés par les travaux d'autres savants. Après une préhistoire latine, la cérémonie prend sa forme véritable, étrusque (même si une composante grecque est perceptible), apportée à Rome par les Tarquins, tombée en désuétude à leur chute et ressuscitée par Camille. Avec des nuances, tout le monde aujourd'hui est à peu près d'accord là-dessus. L'auteur entre dans le vif de son sujet avec le chapitre suivant, où il met en valeur la mutation du triomphe due à son hellénisation au tournant des années 300 : l'introduction à Rome d'une théologie hellénistique de la Victoire, l'*imitatio Alexandri*, la dimension nouvelle donnée au triomphe par l'héroïsation héracléenne à l'*ara Maxima* et la mystique dionysiaque sont autant d'influences et d'apports qui, en se greffant sur une interprétation nouvelle des *Vinalia* énéennes, vont faire naître une hérédité de la victoire chez quelques grandes *gentes*, les *Fabii* notamment. C'est ce dernier aspect qui constitue à nos yeux l'apport le plus original, dans cette 2^ème^ Partie, de la recherche de J.L. Bastien.

La 3^ème^ Partie (chap. 6-7) traite des rapports entre le triomphe et les hommes qui y participent : triomphateurs et vaincus. Les aspects juridiques du triomphe, qui en font un privilège des magistrats supérieurs, en charge puis prorogés du fait de l'extension de la conquête (comme le montrent les noms des peuples vaincus), expliquent qu'il soit demeuré durablement un monopole de la *nobilitas*, non sans conflit, au tournant des années 300, entre deux politiques, d'ouverture chez les *Claudii*, de fermeture chez les *Fabii*. L'auteur montre fort bien que la recherche exacerbée du triomphe a joué un rôle non négligeable dans l'expansionnisme romain — ce qui le conduit à intervenir à son tour dans le débat toujours ouvert sur l'impérialisme romain. La diversification des cérémonies triomphales, à partir de

231 avec l'apparition du triomphe *in monte Albano*, puis de l'*ouatio*, et la réglementation accrue de celles-ci à partir du IIe siècle accompagnent l'utilisation de plus en plus politique du triomphe. Il nous semble cependant — et ce sera notre seule réticence — que l'auteur aurait dû distinguer entre la première réglementation et celle de Caton au Ier siècle : la première était destinée à freiner les appétits de conquête des représentants des grandes familles rivales, pour lesquelles triomphe et exercice ou quête des magistratures supérieures étaient en synergie, chacun se nourrissant de l'autre ; la réglementation catonienne, en revanche, visait à restreindre au maximum l'octroi du triomphe depuis que celui-ci était devenu l'un des vecteurs essentiels de l'ambition *personnelle*, confondue de plus en plus avec l'ambition, réelle ou supposée, au pouvoir personnel — en gros, depuis Marius, *homo nouus* dont l'ambition ne pouvait évidemment pas s'inscrire dans un cadre gentilice. Faute d'avoir discerné cela, J.L. Bastien voit dans la législation de Caton, dont Cicéron fut l'injuste victime, une simple réactivation, un « écho » des pratiques antérieures, alors qu'à notre avis, il s'agit de tout autre chose : une tentative de barrer la route aux grands ambitieux de la fin de la République, à commencer par Pompée — qui lui même n'avait guère de tradition gentilice. D'une manière générale, c'est l'unique faiblesse d'ensemble de cet ouvrage, que de n'avoir pas distingué, même si cette distinction est certes parfois grossière, entre une compétition gentilice pour le pouvoir jusqu'à la fin du IIe siècle, et des rivalités personnelles au Ier siècle.

La 4ème Partie est consacrée aux lieux (chap. 8) et aux temps (chap. 9) du triomphe. Pour le tracé du cortège triomphal, l'auteur suit pour l'essentiel — avec raison — les propositions de F. Coarelli. Pour ce tracé, comme pour la localisation des monuments dressés par les triomphateurs aux abords de celui-ci, une bonne carte manque, qui eût été plus claire que les reprises multiples, à des échelles différentes, de cartes empruntées à d'autres ouvrages. L'auteur excelle dans la recherche des raisons qui ont présidé aux choix par les triomphateurs des dates de leur triomphe : son exposé, souvent très neuf, est tout à fait convaincant. Sauf sur un point : le « double triomphe de 111 ». Nous jugeons, avec H.S. Versnel, impossible qu'il y ait eu deux triomphes le même jour à Rome. Les précédents repérés par l'auteur sont l'un douteux, l'autre contredit par les Fastes *Urbivalenses* ; et, pour celui de 211, nous ferions plus confiance aux *De viris ill.* qu'à Tite-Live, animé manifestement par une volonté consensuelle. Pour revenir à ceux de 111, leur coïncidence apparente résulte d'une restitution de A. Degrassi, doublement douteuse, pour le jour (lacunaire) et pour le mois : pour le premier triomphe, on peut aussi bien lire *Sextil.* que *Quintil.* (seule fois, en outre, dans les Fastes Capitolins où il ne serait pas abrégé en *Quint.*).

Après une conclusion générale — celles en fin de chapitre auraient mérité d'être mieux signalées — l'ouvrage s'achève par deux Annexes : une liste des triomphateurs et un examen des monnaies mettant en scène le triomphe ; suivent, après la bibliographie, dont nous avons parlé, les *indices* des notions et des noms.

Oserons-nous regretter que ce monumental travail n'inclue pas un examen des *ersatz* de triomphes hors de Rome, comme ceux de T. Albucius en Sardaigne ou d'Antoine à Alexandrie ? Oserons-nous déplorer des majuscules oubliées, des ponctuations parfois bizarres et plus d'une vingtaine de coquilles orthographiques — ce qui est peu dans un ouvrage aussi épais, mais trop pour un éditeur aussi prestigieux ? On n'est exigeant qu'avec ce qui est par ailleurs irréprochable. Car on pourra assurément, comme nous, ne pas être d'accord, de ci de là, avec telle ou telle proposition. Il reste l'essentiel, que nos critiques, pour la plupart ponctuelles, ne doivent pas oblitérer, mais où il faut voir la marque de l'intérêt soutenu avec lequel nous avons dépouillé avec minutie cet excellent ouvrage. Et l'essentiel, c'est que ce

livre est une somme de travail, d'érudition et d'intelligence qui n'est pas près d'être dépassée, qu'il constituera désormais, et sans doute pour longtemps, un ouvrage de référence, voire *l'ouvrage* de référence pour le triomphe à l'époque républicaine.

Paul M. Martin.

Luigi Loreto, *La grande strategia di Roma nell'età della prima guerra punica (ca. 273 — ca. 229 a.C.). L'inizio di un paradosso* : Jovene editore, Napoli, 2007, 286 pages.

L'auteur reprend en partie pour son propre livre le titre de l'ouvrage d'E.N. Luttwak, *The Grand Strategy of the Roman Empire*, Baltimore, 1976, mais applique cette « grande stratégie » à la période républicaine de Rome, de 273 à 229 av. J.-C. Sept parties intitulées respectivement : 1) La révolution macrostratégique de 264. L'invention du péril carthaginois ; 2) Le cadre maritime et le facteur naval. Le rôle variable du « sea-power » dans la stratégie romaine, 311-229 av. J.-C. ; 3) Cadres et mécanismes ; 4) Démographie, économie et finances de guerre. La grande stratégie et la gestion des effectifs. Appendices à la 4e partie ; 5) Une Jeune École romaine et la conclusion de la guerre. La conception romaine du « sea-power », de Cossyra aux Égates, 254-241 av. J.-C. ; 6) Construire de grandes stratégies. Les principaux responsables. Le centre de la décision macrostratégique ; 7) La nécessité de ne pas vaincre dans une guerre.

Ces parties sont elles-mêmes suivies de huit « appendices généraux » et d'une bibliographie. — Cette présentation d'ensemble donne une idée de la construction complexe de l'ouvrage et des nombreux sujets traités au fil des pages. Chaque partie est elle-même composée de chapitres avec un titre propre, l'exposé étant à son tour divisé en paragraphes numérotés. La lecture n'est pas facilitée par la présence de nombreuses notes, certaines fort longues et souvent remplies de références à des ouvrages concernant non seulement l'Antiquité, mais aussi l'histoire contemporaine. L'accumulation excessive des noms d'auteurs et des références ajoute à l'impression de brouillage dans l'esprit du lecteur.

Les deux pages de la Préface de l'ouvrage et les sept qui en constituent les « Préliminaires » indiquent les thèmes essentiels du livre : la 1re guerre punique ne marque pas une victoire pour Rome, mais une non-défaite (Rome en sort, en effet, très affaiblie) ; son importance tient surtout à ce qu'elle prend place au début de l'expansion continuelle de Rome. — En fait, il n'y a pas de vainqueur ni de vaincu absolus dans une guerre. — Pour Polybe, le « paradoxe », c'est la surprise qu'on éprouve à voir Rome devenir en 53 ans (de 220 à 168) le maître du monde habité. La 1re guerre punique est le début du « paradoxe » ; elle marque un renversement des alliances (Rome a été pendant longtemps l'alliée de Carthage) dans le système international méditerranéen. Surtout elle est le signe du début de l'expansion territoriale de Rome au-delà des mers. Ce n'est que rétrospectivement (ainsi chez Polybe), à cause de la 2e guerre punique, que la 1re prend une véritable signification : en réalité, elle en a beaucoup moins, pour Loreto, que les guerres presque contemporaines de la Coelé-Syrie, de la Macédoine et de l'Égypte. Ce sont les historiens antiques qui sont responsables du jugement inexact porté par les modernes sur la 1re guerre punique ; la plupart de ces jugements sont d'ailleurs à sens unique : nous connaissons très mal les thèses antiromaines. Il faut donc sur certains points corriger Polybe.

Quant à la « grande stratégie » — c'est le second point des « Préliminaires » —, celle-ci n'a de sens que pour une longue période et ne se modifie que très lentement.

Elle dépend étroitement de l'espace géostratégique. Elle doit se fixer un ennemi précis et posséder tout un système d'organisation militaire. La politique extérieure d'un État peut être provisoirement à l'opposé des buts de la « grande stratégie » : parfois en effet, la stratégie a sa propre logique qui dépend des événements.

Se conformant, au début, au déroulement chronologique des faits (Loreto s'appuie essentiellement sur Polybe, Florus et Dion Cassius-Zonaras), il développe peu à peu la thèse maîtresse de son livre : la 1re guerre punique est déclenchée par hasard et par erreur et n'a pas l'importance qu'on lui prête (p. 100). Après avoir expulsé la petite garnison carthaginoise de Messine en 264, Appius Claudius Caudex, le consul romain et ses successeurs immédiats, démunis d'un plan d'action net, forcent Hiéron II de Syracuse à s'allier aux Romains, s'enfoncent peu à peu en Sicile jusqu'à ce que la prise d'Agrigente enthousiasme le sénat et les comices à Rome. Appius Claudius Caudex devient ainsi un « apprenti sorcier » (p. 101). Le peuple espère le butin (Beutekrieg), le sénat en vient à envisager l'expulsion des Carthaginois de l'île.

C'est alors qu'apparaît la véritable situation stratégique : Rome, puissance terrestre, entre en lutte avec une grande puissance navale, d'où la nécessité pour elle de constituer une grande flotte. Cette flotte existait déjà en partie : cf. les circonstances du déclenchement de la guerre contre Tarente ; Rome possédait déjà des *naualia*. Peu à peu, Rome « s'invente un ennemi », le *metus Punicus* s'ajoute au *metus Gallicus*, on redoute des attaques de la flotte punique contre les côtes italiennes, on constitue des « presidi » le long de celles-ci, en Méditerranée comme dans l'Adriatique (menaces de pirates illyriens). Rome craint l'encerclement par le nord (c'est l'époque des invasions gauloises, des luttes contre les Étrusques et des interminables expéditions des consuls en Ligurie et en Cisalpine) et par le sud.

Dès lors, c'est une alternance sur mer de succès et de revers. Le débarquement romain en Afrique (256) met Carthage au bord du gouffre, mais la maladresse et l'intransigeance de Régulus conduisent la ville à réagir (Xanthippe et capture de Régulus). Rome multiplie d'ailleurs les brutalités à l'égard des Siciliens, dont elle aurait pu se faire des alliés (cf. les triomphes *de Siculeis*) contre les Puniques ; de même elle ne semble pas songer à se rallier les Libyens.

La guerre menée par Rome se veut de plus en plus une guerre « totale », acharnée. Bonne citation de Polybe 1,37,7 : « Les Romains, qui en tout ont recours à la force et sont persuadés que leurs plans doivent s'exécuter bon gré mal gré et que rien n'est impossible de ce qu'ils ont une fois décidé, doivent à cette fougue de nombreux succès, mais aussi quelques échecs éclatants, et principalement sur mer ».

La 3e partie fait état de la formation d'un *limes* au nord de l'Italie, en même temps que de la construction de nombreuses routes stratégiques (maillage serré). La 4e partie traite des problèmes de finance, d'économie, de main d'œuvre, des recensements et des effectifs des armées romaines, d'année en année. L'auteur fait état des pertes (considérables) en hommes et en navires dans les deux camps. La guerre qui dure 25 ans coûte très cher : nombreux raids des corsaires, riches butins, pillages, coups de main (cf. le long appendice des pages 197 à 216).

Les dernières parties du livre reviennent sur le leit-motiv de l'ouvrage, à savoir le peu d'importance de la 1re guerre punique sur le plan de la « grande stratégie » et surtout l'insuffisance de la paix. Même victorieuse, Rome est épuisée, le trésor est vide (Polybe parle de l'état lamentable dans lequel se trouvent les deux coqs après un combat acharné). Seul, le hasard (absence d'une flotte punique) a permis à Lutatius Catulus, en 241, de vaincre aux Îles Égates. Dans les années qui suivront, les Barcides vont se tailler un Empire en Espagne, alors que Rome est engluée dans la lutte contre les Gaulois et les Illyriens. Même la nouvelle « province » (la Sicile)

restera longtemps vide de troupes romaines et sera sous-administrée. En même temps, Rome redoute une guerre « de revanche » de la part de Carthage. Le « traité de l'Èbre » avec Hasdrubal est dû à la crainte d'un « double commitment » (Rome prise entre les Gaulois et les Puniques). En 236, Rome est impuissante en face de Carthage (épisode de la lance et du caducée : cf. Aulu-Gelle 10,27,3-5 ; Zonaras 8,8,12). C'est la preuve que la paix de 241 n'était pas décisive et donc, très limitée dans ses résultats. Paix de compromis : « Non è Roma che vince, e non è Cartagine che perde » (p. 256).

Un livre riche, remarquablement informé, parfois séduisant dans ses développements. Un livre évidemment paradoxal : cf. les premières lignes de la Préface : « le *Regulus* de Turner et l'*Attilio Regolo* de Métastase sont probablement les deux grandes et uniques conséquences de la Première guerre punique ». — De nombreuses exagérations, il fallait s'y attendre. La possession de la Corse et de la Sardaigne, loin d'être une gêne pour Rome (c'est la thèse de Loreto), a lourdement handicapé le ravitaillement d'Hannibal lors de son expédition en Italie. À l'affirmation de l'auteur (p. 258) selon lequel « si Rome avait perdu aux Égates, c'était la désagrégation de la Fédération »), il est facile de répondre que Rome devait perdre à Cannes sans perdre pour autant, bien au contraire, sa force de résistance.

De temps en temps, de bonnes formules : cf. la définition de la guerre d'usure menée par Hasdrubal Barca au Mont Eryx : une « usure active » (« logoramento attivo »). — Sans doute faut-il regretter que l'auteur reste dans le flou pour qualifier sa conception de la « grande stratégie ». Sans doute faut-il reconnaître qu'une expression comme « non-vittoria » à propos des Îles Égates surprend le lecteur... mais parvient-elle à le convaincre ?

Paul Jal.

John Briscoe, *A Commentary on Livy Books 38-40* : Oxford, University Press, 2008, 614 pages.

Ce commentaire des livres 38-40 de Tite-Live est la dernière publication du grand Livien qu'est John Briscoe. Celui-ci avait déjà édité le commentaire des livres 31-33 (Oxford 1973) et celui des livres 34-37 (Oxford 1981). Il a publié en outre les livres 41-45 (Teubner 1986) et 31-40 (2 volumes, Teubner 1991). De tous ces ouvrages, j'ai fait moi-même le compte rendu soit dans la *REL*, soit dans *Latomus*. Tous ces travaux montrent l'importance et l'ampleur de l'œuvre livienne de John Briscoe (celui-ci avait déjà publié, dans le *Bulletin of the John Rylands Library*, 62, 1979-1980, p. 311-327, des *Notes on the Manuscripts of Livy's fourth Decade*).

Le commentaire des livres 38-40 comprend 3 appendices, une liste d'*addenda* et 5 *indices*. L'ouvrage, consacré à 3 livres, est nettement plus développé que celui qui concernait les 4 livres 34-37. Dans son introduction au commentaire des « Procès des Scipions » (p. 170), l'auteur note que cet épisode « présente des problèmes impossibles à traiter pour le commentateur » (« The episode... provides intractable problems for the commentator »). Qu'en sera-t-il pour le recenseur du commentateur ? J.B. procède à un examen minutieux et approfondi du texte latin des livres 38-40. À cette occasion, il ne se contente pas de traiter de l'interprétation du texte, mais se livre très souvent à une discussion parfois très serrée qui concerne aussi bien les leçons des manuscrits que tous les aspects littéraires, linguistiques, historiques, etc., distribuant, suivant les cas, approbations ou critiques, ces dernières de temps en temps acerbes, voire brutales (c'est fréquent chez ses compatriotes), des

données qu'il rencontre chez les éditeurs qui l'ont précédé, en particulier P.G. Walsh qui a lui-même édité, traduit et commenté les mêmes livres (Warminster 1993, 1994 et 1996) et publié les livres 36-40 dans O.C.T. (1999). Au risque de se montrer « ungenerous », il estime nécessaire de corriger les nombreuses « erreurs » de Walsh (d'autant plus que les publications de ce dernier sont entre les mains de beaucoup d'étudiants (*Préface*, p. viii). C'est au point que le commentaire de B. devra être le « vademecum » de quiconque voudra envisager une nouvelle édition « revue et corrigée » des ouvrages de Walsh.

Il va de soi qu'en ce qui concerne mes remarques de détail (compte tenu de l'ampleur du commentaire), je n'ai pu procéder que par sondages. J'ai eu souvent l'occasion de constater, outre la grande érudition de J.B., l'acribie du commentateur qui n'hésite pas, lorsqu'il rencontre des « épisodes » importants dans les livres en question, à reprendre entièrement la question. C'est le cas pour le traité avec Antiochus (38, 38, 4 sq.), les procès des Scipions (38, 50, 9 sq.), les Bacchanales (39, 8-19) et la découverte des livres de Numa (40, 29, 3-14). Dans les « introductions » au commentaire de chacun de ces épisodes, B. cite une brève bibliographie des ouvrages ou articles les plus récents. Je me limiterai aux remarques suivantes :

— 38, 38, 2 (*Aetoli*, *Aetoliae*) : les *cruces* de B. sont peu justifiées, étant donné le peu d'importance historique et la faible différence entre les leçons.

— 38, 11, 2 (*sine dolo malo*) : utilité du renvoi à 34, 35, 4 (note) ?

— 38, 12, 10 (*Hieran Comen*). B., donne suffisamment de références pour que lecteur soit amené à douter du bien-fondé de la prise de position d'Adam.

— 38, 17, 6 (*Ad Alliam eos olim fugerunt maiores nostri*) : la leçon de Modius doit être retenue (« nos ancêtres les ont autrefois évités »). Tite-Live écrit en 5, 38, 5-7, qu'en fait il n'y eut pas de combat, les Romains s'étant aussitôt enfuis. Mais l'Allia était trop connue à Rome comme une défaite, pour qu'on puisse rejeter trop vite les corrections adoptées par Walsh et Adam.

— 38, 23, 5. La leçon de B. *equi* paraît plus simple.

— 38, 35, 3. Prorogation de l'*imperium* de Fulvius et de Manlius avant la fin de l'année consulaire 189. B. critique Walsh parce que celui-ci voit dans la prorogation la preuve de la diminution de l'influence du clan scipionien au sénat. L'interprétation de Walsh me paraît fort plausible.

— 38, 38, 4. À propos du traité avec Antiochus. B. critique (à juste titre) l'interprétation de Holleaux qui accepte la correction de Budé (*Halyn* au lieu de *Tanaim*). Cela dit, les pages l *sq.* de l'introduction d'Adam sont plus claires pour le lecteur français que la très longue discussion de B., qui maintient finalement la leçon peu vraisemblable (*Tanaim* de *BVL*).

— 39, 8, 19. Sans vouloir reprendre, comme le fait B. avec courage, l'histoire des Bacchanales, le recenseur note que, dans l'ensemble, sauf certains points de détail, B. accepte les arguments de Pailler (environ 800 pages : *Bacchanalia : la répression de 186 av. J.-C. à Rome et en Italie : vestiges, images, tradition*, Rome, 1988). — Contrairement à son habitude, B. considère (p. 243) que Tite-Live a pu utiliser non pas Polybe, mais une source latine (Pison ?).

— 39, 10, 1. (à propos de *secubuisset*). À trois reprises (p. 249, 250 et 257), B. fait venir cette forme de *secumbere*, terme inexistant en latin, et non de *secubare*. C'est d'ailleurs cet infinitif que cite Catulle 61, 105 (référence donnée par B. lui-même).

— 40, 5, 7. B. critique *spem* (l'espoir des Romains) donné par tous les manuscrits. Peut-être, en admettant l'interprétation de Gouillart, peut-on maintenir cette leçon : « dans les conversations, on faisait constamment allusion à l'espoir des Romains » (de voir Démétrius parvenir au trône). Quoi qu'en pense B., la « suite »

ne rend pas cette traduction « inconsistante », puisqu'elle évoque les critiques des courtisans à l'égard des mêmes Romains (que soutient Démétrius).

— 40, 26, 8. B. relève à juste titre le contresens fait par Gouillart qui traduit *si quo usui esse posset* (« si quelque part il pouvait être utile ») par « de quelque utilité » comme si *quo* était un datif.

— Pages 482-483. B. réfute à juste titre la plupart des interprétations concernant l'origine des livres de Numa et conclut qu'il peut s'agir des « forgeries » des Pythagoriciens. La « prudence » du commentateur, en l'occurrence, n'est pas habituelle chez lui : « We must simply suspend judgement ».

— 40, 35, 13. *Dictu quam re facilius sit* (*est* ?) *prouinciam ingenio ferocem, rebellatricem confecisse* (déclaration de Gracchus au sénat). B. a certainement raison d'adopter la correction *est* de Madvig (l'apparat de Gouillart est muet). Une phrase comme celle-ci est à rapprocher des formules (proverbes ?) de Florus I, 33 (II, 17), 8 à propos de l'Espagne rebelle (*Plus est prouinciam retinere quam facere*) et de la Germanie II, 30 (IV, 2), 29 (*Sed difficilius est prouinciam optinere quam facere*). C'est, pour moi, une raison supplémentaire d'adopter la correction de Madvig.

— 40, 44, 12. On ne voit pas bien pourquoi *prouinciis externis* ferait allusion à la Sardaigne (que le grand-père de Gracchus avait, comme consul, occupée en 238).

— 40, 45, 2. *nox* (conjecture de Crévier et Heraeus) au lieu de *mox* me paraît très acceptable. Les *cruces* de B. ne s'imposent pas.

— 40, 46, 6-7. Tout ce passage est irrémédiablement corrompu, quoi qu'en pensent Sage et Gouillart. B. a raison d'obéliser, mais sa note est confuse.

— 40, 47, 1-2. B. reconnaît lui-même la complexité de son apparat (« Since my apparatus somewhat obfuscates the matter »). Le texte de Gouillart (qui reprend les corrections de *Frob.* 2), avec apparat simplifié est beaucoup plus clair.

— 40, 47, 10. *nec obsidum nomine* : on eût aimé une note.

— 40, 49, 7. Dans ce texte très corrompu, la correction d'Heraeus paraît très plausible (changement de *suspicere* en *suscipere*). On ne comprend pas bien le raisonnement de B. (Thurrus se plaindrait de ce que ses anciens alliés « hésitent à rechercher son aide » [that they are reluctant to seek his help]) : en fait, il devrait se plaindre de ce que ses alliés « hésitent à (sont mécontents à l'idée de devoir) prendre les armes » pour le défendre. Cela dit, B. a raison d'obéliser le passage.

— 40, 51, 1. *princeps... Lepidus* : la note de B. est très confuse.

— 40, 51, 5. *Basilicam post argentarias nouas*. B. a raison de critiquer Walsh, pour qui l'emplacement de la *basilica Aemilia* serait inconnu ! Walsh, en outre, cite à tort Platner-Ashby pour appuyer son opinion.

Quelques rares et insignifiantes coquilles : p. 243, l. 12 : lire « access » et non « acess » ; p. 257 (l. 9 du bas) : « 572-33 » pour « 572-73 ») ; p. 450 (40, 15, 4) « bathetic » pour « pathetic » ; p. 499, l. 12 (40, 36, 11) : « puctuates » pour « punctuates ».

Il est surprenant que B. ne mentionne pas dans sa liste d'« Abbreviations » l'ouvrage de J. Champeaux sur la Fortune (J. Champeaux, *Fortuna. Le culte de la Fortune dans le monde romain*, 2 vol., 1982 et 1987, Collection de l'École française de Rome).

On regrette l'absence de cartes (les « justifications » de la p. viii ne sont guère convaincantes).

Un travail considérable, très utile et vraiment digne d'admiration.

P. Jal.

François Hinard, Sullana uaria. *Aux sources de la première guerre civile romaine* : Paris, De Boccard, 2008, 167 pages.

Sept chapitres et une conclusion ; bibliographie ; *index nominum* ; *index locorum*.

Introduction : les sources sur la guerre civile
Chapitre I : L'année 88
Chapitre II : La dictature
La *lex de dictatore creando* et la collation
L'intitulé de la dictature
La durée de la dictature
Chapitre III : La *prolatio pomerii*
Chapitre IV : La mort
La male mort
Suicide et belle mort
Chapitre V : Le *pro Roscio*
Chapitre VI : Les descendants de proscrits
Le statut des *liberi proscriptorum*
Le débat autour de la *lex Plautia*
Chapitre VII : Les séquelles de la proscription
Un proscrit : C. Norbanus
Un fils de proscrit : C. Vibius Pansa Caetronianus
Conclusion : L'énigme, l'exemplum et le mythe

Le but essentiel de ce petit livre est de mettre au point et, parfois, de corriger un certain nombre d'interprétations (plus ou moins récentes) concernant la « première guerre civile romaine » et, en particulier, la figure de Sylla.

Le premier chapitre vise à restituer la véritable chronologie des faits. En déclarant que Sylla avait rétabli, avec la dictature, une magistrature qui n'existait plus depuis « 400 ans », Appien reprendrait, d'après E. Gabba (Édition du 1er livre des *Guerres civiles* d'Appien, Florence, 1958, p. 96 et n. 2), la thèse de Denys d'Halicarnasse pour qui le dernier dictateur, avant Sylla, aurait été T. Larcius (en 482 — ou 498 ? cf. *MRR* II, p. 578), alors que le bon chiffre serait 202 (dictature de C. Servilius Geminus). La conception de Gabba est contestée par François Hinard : c'est en 583 que, pour Denys d'Halicarnasse 8,90,3, un dictateur avait été nommé ; mais c'était, comme cela aura souvent lieu par la suite, *comitiorum causa*.

À cette correction François Hinard en ajoute une seconde : puisqu'en 79, Sylla avait revêtu le consulat, cela prouve qu'il n'était plus dictateur. En fait, pour François Hinard, Sylla aurait abdiqué dès le 1er juin 81, donc, régulièrement, après 6 mois d'exercice (pour beaucoup d'historiens, cette abdication aurait eu lieu en 80). — Intéressante discussion à partir de la p. 63 sur le *pomerium* : théoriquement, l'extension du *pomerium* était liée à celle du territoire de l'Empire. L'extension de 81 (sous Sylla) était due, sans doute, au remaniement de la zone du *Comitium* (p. 67), à la suite de l'agrandissement de la curie, lui-même lié à l'augmentation considérable du nombre des sénateurs (600).

Le chapitre suivant est consacré à la « male mort » (mort déshonorante) ; c'est celle que subissent les proscrits (*infra etiam mortuos amanda<n>tur*, dit Cicéron, *Pro Quinctio* 49). Description de l'horrible mise à mort (il est déchiqueté à mains nues) de M. Marius Gratidianus, sur le tombeau des Catuli). François Hinard est d'autant plus à l'aise pour écrire le chapitre V consacré au *Pro Roscio Amerino* qu'il en a procuré lui-même la réédition en 2006 dans la *CUF*. Examen des juges qui sont maintenant des sénateurs. D'excellentes pages sur Chrysogonus, dont

l'auteur montre qu'on en a fait à tort un « favori » de Sylla, alors qu'il n'en était qu'un affranchi. La gloire que Cicéron retira de ce discours.

L'avant-dernier chapitre est particulièrement important puisqu'il explique pourquoi la proscription de Sylla incluait les fils et petits-fils de proscrits : Cicéron, qui justifie cette mesure, en donne la raison : éviter d'éternelles représailles (certains fils de proscrits, pour recouvrer le droit d'être candidats à une magistrature, mettent leur espoir en Catilina ; tous leurs biens étaient d'ailleurs confisqués). L'éphémère consul de 43, C. Vibius Pansa, en fait partie.

À la fin du volume, François Hinard souligne que, à la suite de la proscription de Sylla, et, à plus forte raison, des mesures prises par les triumvirs de 43, des familles entières furent anéanties. Pour terminer (sur ce point, le recenseur hésite à suivre l'auteur), François Hinard nie qu'on puisse appliquer à Sylla le mot *crudelitas* (le mot *auaritia* conviendrait mieux, selon lui). À noter enfin qu'après Actium, seul Antoine est jugé « cruel » : qui s'étonnera de cette exclusivité ?

Quelques coquilles, notamment p. 96, lire : « plaidoirie » ; p. 108 : « dans le *Pro Sex. Roscio* » ; p. 118 : « par César » ; p. 119, « *petendorum* » ; 165 : « 6,4 » (et non « 16,14 »).

P. Jal.

Sicilia nutrix plebis Romanae. *Rhetoric, Law & Taxation in Cicero's* Verrines, éd. J.R.W. Prag : Londres, Institute of Classical Studies, University of London, 2007, 189 pages.

Cet ouvrage collectif vient compléter *La Sicile de Cicéron : lectures des Verrines,* éd. J. Dubouloz & S. Pittia : Besançon, Presses Universitaires de Franche-Comté, 2007. La plupart des contributions, comme dans le volume précité, proviennent de membres de l'UMR 8585-CNRS (Centre G. Glotz) : l'éditeur, J.R.W. Prag, auteur de l'Introduction de cet ouvrage ; S. Pittia, qui se penche sur « les données chiffrées dans le *de Frumento* de Cicéron » ; J. Andreau, qui signe une contribution en anglais « Registers, account-books, and written documents in the *de Frumento* » ; J. Dubouloz, qui s'intéresse à « la juridiction du gouverneur provincial. Réflexions sur les *Verrines* comme sources pour l'histoire du droit » ; et J. France, qui clôt l'ouvrage avec une contribution épistémologique fort originale sur « *La loi de Hiéron et les Romains* de Jérôme Carcopino : *Altertumswissenschaft* et histoire économique en France au début du XX^e^ siècle ». Les autres contributions sont celles de A. Lintott, « The citadel of the allies », de K. Tempest, « Saints and Sinners : some thoughts on the presentation of character in Attic oratory and Cicero's *Verrines* », et de M. Bell III, « Apronius in the agora : Sicilan civil architecture and the *lex Hieronica* ».

On voit que la plupart des communications portent essentiellement sur le *de Frumento (Ver. 3)*. Et c'est tant mieux, car ce discours reste le parent pauvre des *Verrines* du point de vue des commentaires. Alors que les autres discours de la *Seconde Action contre Verrès* ont bénéficié de commentaires dont le plus ancien date de 1946 et le plus récent de 2006 (sur le *de Signis*), il faut remonter à 1862, pour trouver un commentaire (de G. Long) du *de Frumento*. Sans doute le caractère passablement technique de ce discours a-t-il dissuadé les philologues de lui consacrer un commentaire linéaire que le présent volume ne prétend d'ailleurs pas remplacer. Néanmoins le littéraire trouvera une abondante moisson dans plusieurs contributions. Outre l'article initial d' A. Lintott, qui situe bien l'enjeu politique et personnel des *Verrines*, la contribution de K. Tempest, d'abord, montre

l'influence des orateurs grecs sur le Cicéron auteur des *Verrines*, et notamment de Démosthène ; celle de C. Steel, ensuite, est habile à souligner que le flou décelable dans le *de Frumento* est véritablement « artistique », au sens propre du terme.

C'est ce flou des données chiffrées que tente de cerner S. Pittia dans un long article richement documenté, puissamment argumenté et d'une rigueur historique parfaite. Avec elle, nous abordons le volet plus proprement historique de l'ouvrage. On y rangera aussi la contribution de J. Andreau, qui s'inscrit dans la recherche systématique des traces des sources écrites antiques initiée par C. Nicolet & C. Moatti dans *L*a Mémoire perdue, Rome, 1998. Les juristes seront comblés par la savante étude de J. Dubouloz, tandis que les archéologues apprécieront le troisième volet des fouilles de Morgantina, consacré à l'agora de la ville, avec d'intéressantes hypothèses sur la destination des bâtiments et les bases de monuments conservées. Si enfin l'étude de J. France peut paraître marginale, elle a le mérite non seulement de rendre hommage à l'œuvre scientifique de J. Carcopino, mais encore de bien situer l'évolution de la science française dans la période qui va de la défaite de 1870 à l'entre-deux-guerres.

La catégorisation que nous avons opérée, par commodité, pour rendre compte de ce livre, ne doit pas faire illusion. Outre qu'elle est impuissante à représenter la richesse de ces différentes contributions, elle est injuste dans son principe. Car les philologues auront grand intérêt à lire les études historiques et autres, comme les historiens à mesurer la fiabilité de Cicéron à l'aune des analyses rhétoriques, pour éviter de traiter le texte comme un « document ». Une quinzaine de pages d'une bibliographie impeccable complète le travail, avec un bon index général dû à M. Leach. Bref, un bon ouvrage sur une des *Verrines* les moins connues — du moins par les littéraires — de Cicéron.

Paul M. Martin.

Andrew Lintott, *Cicero as Evidence. A Historian's Companion* : Oxford, Oxford Univ. Press, 2008, x-469 pages.

Quarante ans après son ouvrage fondamental *Violence in Republican Rome* (2e éd. 1999), A. Lintott livre dans cette somme monumentale le fruit de quarante années de réflexion et d'enseignement sur Cicéron et sur la fin de la République romaine. Heureux monde universitaire anglo-saxon où l'on peut enseigner à la fois la littérature latine et l'histoire romaine !

Est-ce une biographie de Cicéron de plus ? L'auteur, à juste titre, s'en défend, même si, à partir de la Partie B (sur quatre que compte l'ouvrage), il suit pas à pas la carrière de Cicéron, depuis ses débuts d'avocat « au civil et au pénal » jusqu'à son dernier combat politique : ses débuts, puis la période qui va de sa candidature au consulat à son retour d'exil (C), et enfin la dernière partie de sa vie (D). Mais le dessein fondamental de l'auteur est tout autre : examiner, à travers les écrits de Cicéron, ce que l'examen de ceux-ci peut apporter à l'historien sur la période de la fin de la République... et sur Cicéron lui-même.

Ceux qui s'y sont essayés jusqu'à présent se sont essentiellement appuyés sur sa Correspondance, et il est normal qu'à son tour A. Lintott fasse son miel avec elle. Mais, fait-il remarquer, celle-ci est muette sur des périodes importantes de la vie de Cicéron et notamment, de manière fort irritante, sur la jeunesse de Cicéron — une véritable *crux*, sur laquelle l'auteur revient à plusieurs reprises, et qui peut s'exprimer ainsi : comment un jeune homme dont la famille était si proche du camp marianiste a-t-il pu passer aussi tranquillement à travers la période syllanienne ?

Quel gage a-t-il donné pour ne pas être inquiété ? Le « passé de résistant » qu'il s'est fabriqué ensuite — et dont A. Lintott (comme les éditeurs récents du *Pro Roscio* dans la C.U.F., A. Hinard et Y. Benferhat) dévoile le caractère artificiel — masque mal la réalité, qui est que, probablement choqué par le destin sanglant de Scaevola, il a basculé alors du côté syllanien. Ce qui ne l'empêcha pas ensuite, jusqu'à son consulat, d'afficher des positions proches des *populares*, dont il n'est pas sûr qu'elles soient de simples postures. Non moins gênant est le fait que cette correspondance s'interrompt, comme tout autre écrit de lui, de manière fort suspecte, au moment de la marche sur Rome d'Octavien, nous privant à jamais de l'opinion finale de Cicéron sur la métamorphose du *puer*.

Plus donc que ce réexamen, si minutieux et intelligent soit-il, de la correspondance de Cicéron, plus encore que l'entreprise, somme toute attendue, de faire servir à cette approche historique les textes des discours, est originale l'idée de mobiliser pour ce dessein les traités oratoires et philosophiques. Encore, pour les discours, l'auteur prend-il soin, sur plusieurs chapitres introductifs, de montrer : 1. qu'il faut tenir compte de la distance — mais comment la mesurer ? — entre discours prononcé, quand il l'a été, et discours publié ; 2. qu'une connaissance approfondie des règles judiciaires contemporaines, malgré leur technicité parfois rebutante, est indispensable si l'on veut comprendre ces discours — occasion pour A. Lintott de déployer ses qualités pédagogiques. Ce que montre aussi l'auteur, c'est que les textes écrits par Cicéron ne servent pas seulement à mieux comprendre les événements, mais que, pour certains d'entre eux, ils *sont* des événements — songeons aux *Philippiques*, aux discours *post reditum* —, que, pour d'autres, ils ont *fabriqué* l'événement, en hissant le fait brut au statut d'événement historique — songeons aux écrits de Cicéron sur son consulat — et que, pour d'autres enfin, ils ont *créé* l'événement par avance ou du moins ont contribué à sa création — songeons aux appels plus ou moins feutrés au tyrannicide qui parsèment les écrits de Cicéron sous le règne de César. Inversement, l'événement influence parfois profondément la réflexion cicéronienne : c'est ainsi que la mort récente de César hante littéralement le *De diuinatione* et le *De fato*. Même quand les traités sont en apparence moins directement en prise sur l'événement, comme les traités oratoires, ils apparaissent toujours, d'une manière ou d'une autre, comme des réflexions sur l'état de la République et, à ce titre, intéressent au plus haut point l'historien. Encore faut-il savoir les interroger — ce en quoi excelle A. Lintott : il faut lire les pages lumineuses qu'il consacre au *De oratore* ou au *Brutus*.

Huit appendices occupent les trente dernières pages de ce riche ouvrage : compléments sur trois discours et sur deux traités ; une mise au point sur la *quaestio uexata* du statut légal de César à la fin de l'année 50 ; un utile rappel des événements, jour par jour, qui ont suivi les Ides de Mars jusqu'à la mort de Cicéron ; et la reconstitution, à partir de *Phil.* 13, 22 sq., de la lettre d'Antoine à Hirtius et à Octavien. L'ouvrage se clôt sur quatre *indices* (des noms de personne, de termes techniques, des *leges* et *rogationes*, et des écrits de Cicéron). On regrette qu'un cinquième index ne soit pas consacré aux œuvres autres que celles de Cicéron qui sont souvent excellemment commentées et mises en perspective avec les premières dans le cours de l'ouvrage : César, Plutarque, Appien et Dion Cassius notamment.

La bibliographie est riche et fournie, bien à jour. Cependant on pourra regretter l'absence de quelques titres, comme les commentaires de discours produits par R.A. Kaster, J. Nicholson, A. Tedeschi, C. Novielli et d'autres. N'y avait-il rien à tirer, d'autre part, des ouvrages récents de C. Steel, de J. Dugan, de M. Fox, eux aussi à l'interface entre littérature et histoire et, qui plus est, souvent publiés par le même éditeur, ou étaient-ils justement trop récents pour avoir pu être pris en

compte par A. Lintott ? Même question pour les ouvrages consacrés à l'après-Ides-de-Mars : J. Osgood est certes tout récent, mais non R. Cristofoli et U. Gotter. Quant aux titres français, ils se comptent sur les doigts d'une main : J. Humbert est loué, et sont mentionnés J.L. Ferrary, F. hinard, M. Rambaud, qui ne sont pas vraiment des « cicéroniens ». Un point, c'est tout.

Dans un ouvrage aussi dense, quelques coquilles passent fatalement les mailles de toutes les relectures : outre quelques erreurs dans les index, signalons celles que nous avons repérées : p. v, les parties C et D sont malencontreusement appelées 3 et 4 ; p. 60, Sex Roscius est dit *of America* ; p. 190, Lentulus Marcellinus est dit consul élu pour 57 (en fait, élu en 57 pour 56) ; et, p. 273 et 289, sont attribuées à César, et commentées comme telles, des phrases qui, se trouvant dans le l. VIII du *Bellum Gallicum*, ne sont évidemment pas de lui.

Broutilles assurément que ces quelques remarques de détail. Cet ouvrage magistral raconte la rencontre d'un homme, de sa pensée et de son époque, et comment chacun des ces trois éléments a influencé les deux autres. C'est fascinant à suivre et, en plus, c'est une excellente biographie de Cicéron.

Paul M. Martin.

Luca Fezzi, *Il tribuno Clodio* (Biblioteca Essenziale n° 79) : Editori Laterza, Roma-Bari, 2008, 148 pages.

Cette collection de Laterza accueille des ouvrages petits, mais fort bien documentés, pour des mises au point très... pointues, utiles aux étudiants avancés comme aux chercheurs. Celui-ci ne dépare pas la collection et, servi par une abondante (treize pages) bibliographie thématique très à jour, il cerne très clairement nos connaissances et nos incertitudes sur le célèbre tribun. Était-il nécessaire de revenir sur un personnage à qui W.J. Tatum a consacré il y a moins de dix ans une ample biographie ? Nous pensons que oui, parce que notre collègue anglo-saxon exprimait sur plusieurs points un avis qui, pour être intéressant, n'en était pas moins personnel, alors que le présent ouvrage propose, sans trancher, les différentes opinions de la critique historique — y compris la plus récente, postérieure au livre de Tatum — sur les faits et gestes de Clodius.

Mettons à part le rappel introductif des principaux organes politiques et de l'état social de Rome au dernier siècle de la République, sur dix pages qui contiennent en outre deux plans (de Rome et du Forum) ; les spécialistes n'y apprendront rien, mais les étudiants y trouveront une synthèse succincte mais exacte (sauf l'affirmation de l'origine étrusque de la plèbe romaine). Quant aux dernières pages, elles sont occupées par une chronologie du personnage, un glossaire surtout utile aux étudiants, une liste des sources anciennes, une présentation de l'auteur, un index des noms d'hommes et de lieux et la table des matières.

Ce sont donc en réalité cent pages (13-112) qui sont consacrées à l'homme qui, durant une décennie (62-53), fut l'un des protagonistes de la vie politique romaine. Sa vie est distribuée en trois volets : avant son tribunat (93/2 ?-59), son tribunat (58), après son tribunat (57-52). Après une évocation de son illustre ascendance et de sa descendance — où manque cruellement un arbre généalogique un peu plus détaillé que l'étique reconstitution de T.W. Hillard reproduite ici — l'auteur évoque les débuts agités de la carrière de Clodius, jusqu'au scandale de la *Bona dea* et à ses conséquences, où l'ouvrage de Ph. Moreau demeure la référence obligée. L. Fezzi pose à ce moment quelques bonnes questions, condamnées à demeurer sans réponses sûres : qu'allait faire Clodius dans la demeure de César ?

Qu'est-ce qui a poussé Cicéron, qui entretenait jusqu'alors de bonnes relations avec Clodius, à démolir son alibi ? Quant au passage à la plèbe, il nous paraît un peu court de lui donner comme motivation principale la volonté de se venger de Cicéron ; sans doute l'ambition *popularis* de *leader* de la plèbe a-t-elle bien plus compté. En revanche, l'auteur a raison, après d'autres, de refuser l'idée que Clodius « roulait » pour César ; il néglige cependant de porter au dossier le témoignage, unique il est vrai, d'Appien (II, 14) selon lequel Clodius aurait œuvré en faveur l'attribution de la Gaule à César. Enfin, des deux versions de sa mort, celle d'Asconius et celle de Cicéron dans le *Pro Milone*, on sent que l'auteur tend à préférer — et on le comprend — celle du commentateur.

De cette ambition d'être le vrai chef de la plèbe urbaine, étendue aux affranchis, voire aux esclaves, témoigne la politique, hardie et nouvelle, que Clodius a menée tambour battant durant son tribunat : douze, voire treize lois dont plusieurs modifiaient — ou auraient modifié, si elles avaient été maintenues après lui — profondément le paysage politique et institutionnel romain. Comme le fait remarquer L. Fezzi, si les sources anciennes, à commencer par Cicéron, ne lui étaient pas si hostiles, sans doute verrions-nous plus clair dans ses intentions, poursuivies après son tribunat. Pour notre part, nous pensons que le dessein politique de Clodius était dans la droite ligne de la politique de sa *gens* depuis Ap. Claudius : la constitution d'une clientèle gentilice ou personnelle ayant pour socle l'*infima plebs* et les affranchis grâce à l'arme efficace des *collegia*, pour alliés les *barbatuli* et associée au refus des *homines noui* considérés comme des parvenus — politique définie jadis pour son ancêtre par J. Heurgon comme celle d'un « grand seigneur démagogue ». Le « pack » constitué autour de Clodius par ses frères (et sœurs) pourrait bien trahir que cette ambition politique était délibérément familiale.

C'est cette réflexion d'ensemble qui manque à cette biographie honnête et sérieuse, mais un peu myope. Nous en recommandons néanmoins la lecture, pour la qualité et l'honnêteté intellectuelle des mises au point qu'elle propose.

Paul M. Martin.

Karl-Joachim Hölkeskamp, *Reconstruire une République. La « culture politique » de la Rome antique et la recherche des dernières décennies* (trad. C. Layre & F. Hurlet — Préface de J.M. David) : Les Éditions Maison, Nantes, 2008, xi-157 pages.

Si l'on pouvait demander à Cicéron si, à son avis, la République romaine était une démocratie, sans doute répondrait-il : « non » et ajouterait-il : « dieux merci ! », tant l'expérience de la démocratie athénienne avait paru peu convaincante à la plupart des penseurs de l'Antiquité — ce que les modernes ont un peu tendance à oublier. Contre cette vérité qui semblait acquise — que Rome ne fut jamais une démocratie — s'est violemment élevé Fergus Millar, dans plusieurs ouvrages et articles parus entre 1984 et 2002, la qualifiant d'« orthodoxie » à rejeter en bloc : selon lui, la « constitution » de la République romaine en faisait une « démocratie directe », certes influencée par le jeu des masses de clientèles manipulées par une aristocratie « héréditaire », mais moins qu'il y paraît si l'on se donne la peine de la considérer d'« en bas », à travers le fonctionnement, au Forum et au *Comitium*, des instances populaires : comices et *contiones*, au lieu de « réduire » l'histoire de la République romaine à une « histoire de la classe dirigeante » lue au travers du prisme unique de la prosopographie.

Cette présentation sommaire de la thèse de F. Millar était nécessaire, d'une part parce que ses travaux récents n'ont pas fait l'objet de recensions dans la

R.E.L., d'autre part parce que l'ouvrage de K.J. Hölkeskamp, paru en 2004 (*Rekonstruktionen einer Republik. Die politische Kultur des antiken Rome und die Forschung der letzten Jahrzehnte* : Historische Zeitschrift, Beiheft 38, München) et dont nous avons ici la traduction, par une heureuse initiative due à notre collègue nantais Frédéric Hurlet, se veut la réponse à la thèse de F. Millar. Cet aspect polémique de l'ouvrage n'avait pas été mis en valeur dans la brève recension qu'en avait faite P. Jal (*R.E.L.* 82, 2004, p. 372). Il est pourtant essentiel. Car l'intérêt de ce petit ouvrage est certes dans sa mise au point bien faite sur ce que F. Millar appelle la thèse « orthodoxe » : notamment l'encadrement étroit, la compétence limitée et le système de vote peu démocratique des assemblées populaires, avec, en contrepartie, le caractère fondamentalement précaire et fluctuant de l'appartenance à la « noblesse de charge » républicaine, du fait de la compétition permanente pour les charges, qui contrebalançait la tendance naturelle de cette noblesse à se pérenniser. Mais il est surtout de montrer ce qu'a de caricatural la présentation de l'« orthodoxie » par F. Millar, qui ne tient aucun compte de toutes les nuances, souvent importantes, apportées aux positions de M. Gelzer et de F. Münzer (déjà nuancées par rapport à la rigidité juridique mommsénienne, à laquelle revient paradoxalement F. Millar avec son idée de « constitution ») par C. Meyer, R. Syme et quelques autres.

P. Jal, dans son compte-rendu, avait souligné l'intérêt de ce livre d'avoir mis l'accent, dans cette société hiérarchisée, sur les « civic rituals », qui, en entretenant la *memoria* des familles « à ancêtres », fondaient en même temps l'identité collective du *populus Romanus*. Pour notre part, nous insisterons sur un autre aspect : l'apport de la sociologie à la compréhension du système relationnel qui faisait l'unité du corps civique. On parle communément de consensus républicain autour du *mos maiorum*, par l'acceptation de valeurs communes (*auctoritas*, *dignitas*, *gloria*...) et d'une hiérarchisation qui permettait à chacun, et à chaque groupe, de se situer exactement à un échelon d'une société finalement « moniste ». Or l'application à la Rome républicaine de l'étude faite par Georg Simmel des formes de socialisation permet de mieux prendre en compte ce consensus civique autour d'un système fortement hiérarchisé, tandis que la notion de « capital social » ou de « capital symbolique » définie par Pierre Bourdieu aide à mieux comprendre le système d'empilement des *honores* des grandes *gentes* républicaines, et la concurrence qu'elles se livraient entre elles et en leur propre sein. Entendons-nous bien : il ne s'agit ni d'une remise en cause des certitudes assurées (*pace* F. Millar) sur la République romaine, ni d'un vernis moderne, ou post-moderne, appliqué sur l'Histoire, mais de reconnaître ce que l'éclairage donné par une autre science, en l'occurrence la sociologie, peut apporter à celle-ci. La démarche, qui n'est pas iconoclaste, nous paraît pertinente, au vu des résultats qu'elle apporte.

Nous irons même plus loin en regrettant que d'autres apports de la sociologie, comme ceux de Paul Ricœur ou d'Alex Mucchielli ne soient pas pris en compte par l'auteur : il nous semble pourtant que leur définition des « méta-valeurs », si profondément enfouies dans les sociétés qu'elles ne leur sont plus conscientes, qu'elles « vont de soi », pourraient avantageusement être appliquées à des notions comme celles de consensus républicain ou de *mos maiorum*, comme elles ont permis à Matthew Fox, par exemple, de mettre en lumière certains aspects des mythes historico-littéraires romains. C'est le défaut de ce livre : d'être un peu trop « germano-germanique », comme s'il n'y avait de science qu'allemande, ou peu s'en faut. J.M. David, dans la Préface, pointe d'ailleurs aussi une autre lacune : le silence autour de l'apport de l'économie à notre connaissance de la Rome antique ; est-ce parce qu'il est surtout représenté par des savants français, Claude Nicolet en tête ?

Cela dit, c'est une bonne idée d'avoir traduit ce livre et il faut en remercier les traducteurs... qui n'ont pas eu la tâche facile : car la langue de K.J. Hölkeskamp est parfois à la limite du jargon philosophique. Cela se sent, même en français, malgré leurs efforts méritoires.

Paul M. Martin.

Commento storico al libro II delle Guerre Civili *di Appiano (parte I)*, a cura di Chiara Carsana (Pubblicazioni della Facoltà di Lettre e Filosofia dell'Università di Pavia — Dipartimento di Scienze dell'Antichità — n° 116) : Pisa, Edizioni ETS, 2007, 309 pages.

Depuis le travail sur le livre I d'E. Gabba en 1958, les *Guerres civiles* d'Appien étaient en panne. Je compte en effet pour rien les sympathiques, mais fort peu scientifiques, traductions françaises, accompagnées de quelques notes succinctes, parues dans *La Roue à livres*. Un demi siècle après l'édition commentée du livre I, voici donc enfin un commentaire historique digne de ce nom de la première moitié du livre II, réalisé par une élève d'E. Gabba. La disciple est digne du maître, à qui elle dédie son ouvrage : elle propose, pour les chapitres 1 à 77 (de la conjuration de Catilina à la veille de Pharsale), un commentaire exhaustif, non seulement historique, comme annoncé dans le titre, mais également, à l'occasion, littéraire (notamment pour les discours). L'ouvrage est soigné : nous n'y avons relevé que trois coquilles : *con* au lieu de *non* p. 89 ; *Italia* au lieu de *Italica* p. 137, et *Gabibio* au lieu *Gabinio* p. 190.

Le texte sur lequel se fonde le commentaire de C. Carsana est celui de L. Mendelsshon dans l'édition Teubner (Leipzig, 1905). Peut-être aurait-il mérité, de ci de là, quelques amendements. Mais C. Carsana n'est pas une philologue et elle se fie donc à cette édition, au demeurant tout à fait satisfaisante. On la trouve d'ailleurs, « scannée », à la fin du volume (p. 227-306), juste avant l'index des anthroponymes et des toponymes qui le clôt. Le commentaire est sans traduction ; quand le besoin s'en fait sentir, l'auteur utilise l'excellente traduction italienne de D. Magnino (Turin, 2001).

Le commentaire, quant à lui, est précédé d'une introduction fournie (p. 12-29), qui porte sur le l. II tout entier ; l'auteur y réutilise les conclusions de plusieurs de ses travaux parus entre 2001 et 2007, notamment pour le portrait de César articulé par Appien sur deux pôles opposés, Catilina et Alexandre, ce dernier fort influencé par Plutarque. Elle souligne à juste titre le caractère critique de ce portrait de César, contrebalancé par un portrait tout aussi critique de Pompée : la responsabilité de la guerre civile est, pour Appien, également partagée entre eux, tous deux menés par la *philotimia*. Elle s'interroge enfin sur les sources utilisées par Appien — sources dont plusieurs sont manifestement contemporaines ou proches des événements : le *Bellum ciuile* de César bien sûr ; Asinius Pollion aussi, nommément cité par Appien ; Sénèque le Père, repéré par I. Hahn. On peut regretter qu'elle n'ose pas aller plus loin et suggérer par exemple, comme source favorable à Cicéron pour la conjuration de Catilina... Cicéron lui-même dans ses œuvres perdues à la gloire de son consulat, pour les sources d'inspiration *optimate* ou favorables à Pompée, T. Ampius Balbus ou Pitholaus... Bref l'extrême prudence de C. Carsana, si elle est de bon aloi, prive tout de même le lecteur de quelques pistes intéressantes.

Ce qui ressort avec éclat du travail minutieux réalisé par elle, c'est, au cas où l'on en aurait douté, l'immense intérêt d'Appien comme source historique. La

confrontation systématique avec les autres témoignages (Cicéron essentiellement) et récits de cette période (César, Lucain, Plutarque et Dion Cassius notamment) montre à quel point il est précieux : non seulement parce qu'il fait l'effort de confronter ses propres sources sans suivre aveuglément l'une ou l'autre, mais aussi parce que, sur bien des points, son témoignage est, ou bien unique, ou bien éclairant, ou les deux. De même, C. Carsana s'attache à distinguer soigneusement dans le récit ce qui apparaît comme des notices explicatives d'Appien à l'intention de son public gréco-oriental peu au fait des réalités politiques et institutionnelles de la vieille République romaine. Remarquable aussi la manière dont elle met en valeur l'importance, pour notre auteur, du rôle des dieux dans le destin des acteurs de l'Histoire.

Servi par une bibliographie bien à jour et presque sans faille — manquent quand même les noms de Cairns & Fantham, et de Batstone & Damon pour César, ceux de Dugan et de Lintott pour Cicéron — l'ouvrage est une mine de renseignements sûrs sur chaque paragraphe d'Appien. À le lire en continu, on pourra parfois être agacé par l'impression récurrente de « copiés-collés » portant parfois sur plusieurs lignes (par ex. p. 88-89), mais ce reproche est injuste : l'ouvrage n'est pas fait pour être lu *in extenso* de bout en bout comme l'exige le travail de recenseur, mais pour être consulté. Et là, il remplit son office à la perfection et devra donc désormais faire partie de la bibliographie obligée sur cet auteur et sur cette période.

Il paraît que la seconde partie du commentaire est en cours de rédaction. Vivement qu'elle paraisse !

Paul M. Martin.

Incontri tra culture nell'Oriente ellenistico e romano, a cura di Tommaso Gnoli e Federicomaria Muccioli : Milan, Mimesis, 2007, 261 pages.

Ce volume, issu d'un colloque tenu à Ravenne en 2005, rassemble les communications présentées par onze chercheurs italiens, sur les contacts culturels et les processus d'acculturation, de la Grèce classique à l'Antiquité tardive. Deux, que nous analyserons plus longuement, concernent le monde romain. Nous nous bornerons à indiquer les titres des neuf autres, où le spécialiste de Rome, qui est aussi un comparatiste, trouvera d'intéressants éléments de confrontation et de réflexion : C. Bearzot, « Autoctonia, rifiuto della mescolanza, civilizzazione : da Isocrate a Megastene » ; F. Landucci Gattinoni, « Babilonia e i diadochi di Alessandro : staticità asiatica e dinamismo macedone » ; L. Criscuolo, « Gli Egiziani e la cultura economica greca... » ; B. Virgilio, « Sui decreti di Metropolis in onore di Apollonio » ; A. Panaino, « Τύχη e χαρακτήρ del sovrano fra iranismo ed ellenismo nelle iscrizioni di Antioco I di Commagene » ; A. Gariboldi, « Antioco I di Commagene sulle monete » ; J. Thornton, « *Nomoi*, *eleutheria* e democrazia a Maronea nell'età di Claudio » ; T. Gnoli, « Identità complesse. Uno studio su Palmira » ; A. M. Orselli, « Migrazione di idiomi nel tardoantico cristiano... ».

Dans son article « La rappresentazione dei Parti nelle fonti tra II e I secolo a. C. e la polemica di Livio contro i *levissimi ex Grœcis* », p. 87-115, Federicomaria Muccioli aborde une *uexata quaestio* : l'identification des écrivains que, dans un passage célèbre (9,18,6), Tite-Live appelle *leuissimi ex Graecis*, « favorables même à la gloire des Parthes contre le renom des Romains » et qui ont osé prétendre que « la majesté du nom d'Alexandre... n'aurait pas pu être supportée par le peuple romain » ; en cas de conflit, Alexandre aurait été vaincu par lui. Alexandre, d'une part, les Parthes, de l'autre, telles sont les deux cibles (*bersagli*) de Tite-Live.

F. Muccioli rappelle qu'on désigne traditionnellement, parmi les écrivains censés être anti-romains, Métrodore de Scepsis, Memnon d'Héraclée et surtout Timagène d'Alexandrie (Περὶ βασιλέων), un contemporain de Tite-Live, ami d'Asinius Pollion et hostile à Auguste ; peut-être aussi (cf. *infra*) Théophane de Mytilène. Quant à la question parthe, elle n'avait jamais été autant d'actualité : depuis la défaite de Crassus à Carrhes, en 53, César avait, peu avant sa mort, songé à lancer une expédition contre eux ; quant aux tentatives d'Antoine, elles s'étaient soldées au début, par des échecs, mais son lieutenant, Ventidius Bassus, avait, par sa victoire (39-38), mis fin aux entreprises des Parthes.

Il est regrettable que F. Muccioli se contente de renvoyer à différents travaux (cf. la note 5 à la p. 88), et notamment aux *illuminanti pagine* de P. Treves (p. 88) pour justifier de l'animosité de Théophane contre les Romains. En ce qui concerne la sympathie qui lui est parfois prêtée pour les Parthes, l'opinion de l'auteur paraît flottante : tantôt doute, comme pour Timagène (p. 89), tantôt rappel de l'attitude hostile de Théophane à l'égard des Parthes (il déconseille à Pompée en fuite après Pharsale de se réfugier chez eux, car ils sont « le plus perfide des peuples » [Plutarque, *Pompée* 76, 8 : cité p. 103, n. 70]). À noter que c'est probablement au moment même où Tite-Live écrit ces lignes (23-20 av. J.-C.) qu'Auguste négocie avec le roi des Parthes, Phraate IV, la restitution des enseignes romaines prises à Carrhes. F. Muccioli signale aussi avec raison qu'en règle générale, depuis IIe siècle, les Romains n'éprouvaient que mépris pour ce peuple oriental (cf. le discours de Manlius Vulso : Tite-Live 38,17,11), peuple lâche et efféminé, victime de la τρυφή. C'est à la même époque que s'était répandue à Rome la vieille conception de la *translatio imperii*, l'empire d'Orient passant successivement des Assyriens aux Mèdes, puis aux Perses, aux Macédoniens, enfin aux Parthes : Rome était incluse, plus ou moins, dans cette *translatio*. En tout cas, Trogue-Pompée (Justin 41,1) peut écrire, à la même époque, « les Parthes qui, maîtres aujourd'hui de l'Orient, semblent avoir partagé avec les Romains, l'empire du monde ». — Il n'est pas jusqu'au thème de l'*imitatio Alexandri* (thème de la propagande de Pompée) qui ne vienne compliquer la question, puisque ce slogan, cher aux classes dirigeantes à Rome, explique et contredit en même temps la polémique de Tite-Live...

F. Muccioli songe ensuite, dans la seconde moitié de son article, au rôle possible d'Apollodore d'Artémita, sans doute auteur de Παρθικά et souvent cité par Strabon, dans les discussions des cercles intellectuels. Malheureusement, nous ne connaissons de façon sûre ni la date ni le contenu de l'ouvrage. À partir de la p. 100, l'auteur de l'article nous a semblé s'égarer dans un brouillard où des noms bien connus surgissent (Posidonius, Alexandre Polyhistor), à côté d'autres moins familiers des lecteurs, comme Agathias de Myrina — mais de tous ces écrivains nous ne possédons que des fragments et rien ne peut nous aider pour le sujet traité ici. — Article un peu aventureux, donc (cf. *avventuroso*, p. 111 et *ibid.* « chaos chronologique » : *guazzabuglio cronologico*), sans conclusion bien nette ; mais pouvait-on en attendre autre chose ?

Umberto Roberto, dans « Alessandro Magno e la repubblica romana nella riflessione di Giovanni di Antiochia », p. 199-214, présente et analyse d'une façon remarquable l'Ἱστορία χρονική de Jean d'Antioche, après avoir édité lui-même, en 2005, les fragments du chroniqueur byzantin, dont l'ouvrage est écrit au début du règne de l'Empereur Héraclius (610 sq.). À la différence de la chronique chrétienne (cf. les *Chronographiae* de Julius Africanus qui traite des synchronismes entre l'histoire des Hébreux et celle des autres peuples) ou de la *Chronographie* de Malalas qui mêle la tradition hellénico-romaine et la tradition chrétienne, l'ouvrage de Jean d'Antioche est un ouvrage laïc. L'Ἱστορία χρονική est une histoire universelle, d'Adam à la victoire d'Héraclius sur Phocas. La guerre de Troie y est présen-

tée comme un conflit entre les Grecs et les Barbares : Priam demande l'aide de David, roi d'Israël, qui refuse. La chute de Troie prépare la création de Rome.

Parmi les fragments qui nous sont parvenus, il y a lieu de noter l'importance d'une série dont chaque partie est intitulée λόγος τῶν ὑπάτων (cf. le quatrième λόγος traitant de la période allant du désastre d'Arausio (105) à la mort de Sylla. L'auteur souligne l'intérêt particulier qu'éprouve Jean d'Antioche pour la république romaine, modèle de parfaite organisation politique et militaire, notamment dans les rapports équilibrés entre le sénat et les magistrats : c'est dans cette période républicaine que le chroniqueur voit l'héritier d'Alexandre ; la république romaine prépare Rome à l'hégémonie mondiale, grâce, notamment, à sa puissance militaire : elle saura vaincre l'un après l'autre les souverains hellénistiques : Philippe V, Persée, Tigrane, Mithridate. Jean d'Antioche se montre très hostile au régime impérial de Rome (qui met fin à l'ἐλευθερία), surtout à Auguste (Orose note, au contraire, la coïncidence entre le règne de cet Empereur et la παρουσία). C'est avec l'Empire que commence le véritable conflit avec les Barbares, un conflit où Rome sera peu à peu vaincue, notamment par les Perses. Face à ces Barbares, la conquête d'Alexandre symbolise le triomphe du monde méditerranéen. Après des années de défaites, l'Empire, grâce à Héraclius, voit le renouvellement de la βασιλεία : le bon βασιλεύς qu'est Héraclius est le véritable successeur d'Alexandre : il prend lui-même le commandement des armées byzantines et remporte de nombreux succès.

La lecture de ce très bel article suscite évidemment un certain nombre de questions. Le recenseur juge que quelques réserves étaient à faire en ce qui concerne l'éloge systématique d'Alexandre et la critique non moins systématique d'Auguste et de ses successeurs. Le recul que nous avons aujourd'hui nous amène à nuancer la « dégénérescence » de Rome à partir de l'époque impériale. Le règne d'Alexandre n'est pas le symbole de l'ἐλευθερία ; les critiques bien connues de Tite-Live contre les thuriféraires du fils de Philippe V auraient pu être signalées par Umberto Roberto, etc. Il est possible que l'état fragmentaire dans lequel nous est parvenue l'Ἱστορία χρονική explique les « manques » et les silences signalés ci-dessus. En tout cas, le travail du savant italien, l'extraordinaire clarté de son exposé et son objectivité méritent les plus grands éloges.

Paul Jal.

Stephen Colvin (ed.), *The Greco-Roman East. Politics, Culture, Society* : Cambridge, Cambridge University Press, 2004, 278 pages.

Ce recueil rassemble des contributions consacrées à des découvertes archéologiques récentes et à leurs conséquences pour notre connaissance de l'histoire de l'Orient gréco-romain. A. Chaniotis (« Under the watchful eyes of the gods : divine justice in Hellenistic and Roman Asia Minor ») étudie les interventions des autorités sacrées dans les affaires judiciaires. Il s'intéresse d'abord aux inscriptions « de confession » qui montrent des coupables se tournant vers des sanctuaires où ils sont instruits de ce qu'ils doivent faire pour être pardonnés par les dieux. De telles démarches ont pour pendants les inscriptions de malédiction où des citoyens lésés appellent à la punition des coupables par les dieux. Ces « prières de justice », selon l'expression de H. Versnel, témoignent d'une croyance dans le pouvoir et dans l'omniscience des dieux à qui aucun crime n'échappe. Elles peuvent être contredites par les personnes mises en cause qui clament leur innocence. Dans tous les cas, des affaires de droit commun prennent un tour religieux et public. Les prêtres y jouent un grand rôle, mais ne se substituent pas aux juges. Ils agissent comme les

gardiens d'un ordre moral en recourant à des procédures diverses pour maintenir ou rétablir certaines valeurs.

S. Colvin (« Names in Hellenistic and Roman Lycia ») analyse la cohabitation des noms lyciens et grecs en Lycie. Elle est liée à celle des langues lycienne et grecque. La proportion des noms grecs augmente à l'époque hellénistique, mais les noms indigènes ne disparaissent pas. Certains habitants ont parfois deux noms.

C'est le seul nom de L. Gellius Maximus qui retient l'attention de M. Christol et T. Drew-Bear (« Caracalla et son médecin L. Gellius Maximus à Antioche de Pisidie »). Ils étudient plusieurs inscriptions qui lui sont consacrées ainsi qu'une autre en l'honneur de Caracalla et qui devait accompagner une statue. Les habitants d'Antioche de Pisidie voulaient ainsi remercier l'empereur pour une faveur qu'il leur avait accordée, sans doute grâce à l'intervention de son médecin, natif de la ville. La présence romaine y était plus importante qu'à Doura-Oropos. N. Pollard (« Roman material culture across imperial frontier ? Three case studies from Parthian Dura-Oropos ») montre, en effet, que d'après les poteries et les monnaies retrouvées, les relations de cette cité parthe avec l'empire romain dont elle était toute proche sont restées limitées jusqu'à l'occupation militaire romaine commencée en 165. C'est de cette période que date l'établissement de bains qu'il étudie aussi. G. Reger (« *Sympoliteiai* in Hellenistic Asia Minor ») analyse, de son côté, les unions de cités en Carie à l'époque hellénistique. Il souligne le rôle des rois dans ces actes de fondation ou de refondation, et le souci de chaque partie concernée de ne pas perdre son identité. Celle-ci peut être affectée par une mauvaise réputation due à une fausse étymologie, comme le montre G. Salmeri (« Hellenism on the periphery : the case of Cilicia and an etymology of *soloikismos* »). Enquêtant sur l'origine d'une étymologie antique erronée rattachant l'origine du mot *soloikismos* à la cité cilicienne de Soles, il retrace l'histoire de l'hellénisation progressive, mais qui ne fut jamais complète, de la Cilicie. R. Van Bremen (« Leon son of Chrysaor and the religious identity of Stratonikeia in Caria ») relate, quant à lui, en analysant deux inscriptions du sanctuaire de Zeus à Panamara, les relations de ce sanctuaire avec la cité voisine de Stratonicée et les problèmes politiques et religieux qu'elles posent.

Tel est d'ailleurs le point commun aux études rassemblées dans ce volume : partant de cas particuliers, elles en viennent à soulever des questions historiques de portée générale. D'où l'intérêt de ce livre d'une grande qualité scientifique et qui se termine par une riche bibliographie.

Alain Billault.

Yann Le Bohec, *L'armée romaine en Afrique et en Gaule* (Collection « MAVORS », n° 14) : Stuttgart, Franz Steiner Verlag, 2007, 514 pages.

On ne peut que se féliciter de voir le Professeur Yann Le Bohec publier ce recueil de *scripta minora* qui rendra bien des services aux historiens de Rome en général et aux spécialistes d'histoire militaire en particulier. Le volume rassemble 31 études organisées en trois parties qui témoignent des trois grands thèmes qui ont retenu l'attention de l'auteur pendant trente ans, « Les guerres puniques » (p. 21-101 ; 6 textes), « L'armée romaine et la Gaule » (p. 103-218 ; 9 textes), « L'armée romaine en Afrique » (p. 219-502 ; 15 textes). La plupart de ces articles ont été publiés entre 1977 et 2005. Quatre d'entre eux sont inédits ; et, comme il semble impossible de synthétiser une si riche production en quelques pages, c'est de ceux-ci que nous rendrons compte ici.

C'est un essai méthodologique (« L'histoire militaire de l'Empire romain », p. 11-20) qui ouvre le volume en guise d'introduction. L'auteur y rappelle les deux axiomes qui ont guidé sa démarche tout au long de sa carrière : d'une part, l'histoire militaire a un intérêt en elle-même ; d'autre part, on ne peut isoler le fait militaire de son contexte. Illustrant son propos d'exemples empruntés à l'histoire du Haut Empire, il rappelle ensuite les deux aspects majeurs que comprend la discipline : l'étude de la stratégie et celle de la tactique, notions qui sont séparées par une frontière fluctuante. À cela doit s'ajouter la nécessaire étude de l'exercice, grâce auquel le général entretient l'efficacité de son armée. Dans cette quête historique, le chercheur doit se poser cinq questions, celle des causes de la guerre (qui ne sont pas seulement économiques, comme on l'a trop souvent prétendu au XX^e^ siècle : il existe aussi des motifs politiques et psychologiques), celle des prétextes allégués pour déclencher une guerre (ils sont nécessaires dans le monde romain, qui croit fermement à la notion de *bellum iustum*), celle des forces en présence (effectifs, équipement, moral et loyauté des troupes), celle du déroulement des opérations et celle de la façon dont la guerre prend fin (l'historien est alors contraint d'évoquer la « terrible tétralogie » que constituent le pillage, le viol, le massacre et l'incendie). Le Professeur Le Bohec clôt enfin cet essai sur une convaincante apologie de sa discipline qui consiste à rappeler l'apport que constitue l'histoire militaire pour l'histoire politique (les succès guerriers créaient souvent un consensus autour du prince, comme en témoignent les *cognomina ex uirtute* qui entrent dans la titulature impériale ; à l'inverse, un échec pouvait précipiter sa perte), pour l'histoire économique (la conquête de la Dacie et de ses mines d'or par Trajan explique en grande partie la prospérité que connut l'Empire pendant toute la première moitié du II^e^ siècle de notre ère), pour l'histoire sociale (la hiérarchie militaire constitue, aux yeux de l'auteur, un reflet — mais un reflet déformé — de la société civile), pour l'histoire des cultures (l'armée étant, entre autres, un élément important de la « romanisation »), pour l'histoire des religions et pour l'histoire régionale. De ce dernier point de vue, l'auteur présente une typologie novatrice et assez convaincante des provinces de l'Empire, qui pourraient se répartir en trois groupes : des provinces centrales prospères (comme la Narbonnaise, la Zeugitane, l'Asie), une première ceinture, constituée de régions moins romanisées et moins riches (Galatie, Belgique, même s'il nous semble peut-être discutable de classer cette dernière province dans cette catégorie), un secteur frontalier dont la prospérité serait assurée par la richesse des soldats en garnison sur le *Limes*. On ne peut qu'admirer la densité de ces quelques pages.

Dans une autre étude, intitulée « Hannibal, stratège et tacticien » (p. 86-101), l'auteur évalue les qualités et les faiblesses du grand général punique. Hannibal était-il un stratège ? D'aucuns ont nié, au cours du XX^e^ siècle, que l'Antiquité ait pu être capable de concevoir la notion même de stratégie, n'en ayant pas les moyens techniques ; d'autres (notamment J. Edwards, « The Irony of Hanibal's Elephants », *Latomus*, 60/4, 2001, p. 900-905) ont au contraire affirmé qu'Hannibal avait élaboré « une grande stratégie ». La vérité, comme le montre Yann Le Bohec, est probablement plus nuancée. Hannibal avait incontestablement (comme quelques généraux romains de son époque) une pensée stratégique. Il s'était fixé des objectifs extérieurs (l'établissement de l'hégémonie carthaginoise sur le bassin Méditerranéen occidental) et intérieurs (l'organisation, à son profit, d'une monarchie de type hellénistique s'appuyant sur le peuple contre les oligarques). Il avait élaboré un plan de grande envergure dont le but était d'isoler l'Italie militairement et diplomatiquement. La « guerre éclair » de 218-216 devait avoir un impact psychologique fort, et fut un succès, de ce point de vue. Quant à l'échec final, il s'explique avant tout par les difficultés que rencontra Hannibal du point de vue diplomatique

(essoufflement de l'alliance avec les Gaulois de Cisalpine, échec à détacher la plupart des Italiens de l'alliance romaine, échec de l'alliance avec Philippe V de Macédoine, par suite de la défaite de celui-ci). Cela s'explique, selon l'auteur, par la faiblesse du renseignement : Hannibal ne pouvait évaluer justement la valeur de ses alliés. À cela s'ajoute — et c'est un fait bien connu — qu'une armée de citoyens est plus fiable sur le long terme qu'une armée de mercenaires. Quant à la tactique, Hannibal y excellait et l'a prouvé à de nombreuses reprises. Le franchissement des Alpes témoigne de sa grande habileté dans le déplacement des troupes. Il était capable de remporter des victoires en rase campagne (Tessin, Trébie, Cannes) comme de monter des embuscades (Trasimène). Il a aussi démontré sa connaissance de la poliorcétique lors du siège de Sagonte. Surtout, Hannibal savait s'adapter : il l'a montré clairement en abandonnant le principe de la phalange au profit de la tactique manipulaire, qu'il emprunta à Rome après Trasimène et qui lui offrait un ordre plus souple. Et Yann Le Bohec a parfaitement raison d'insister sur ce fait : ces changements, qui semblent banals à nos yeux, allaient « totalement à l'encontre des mentalités collectives de l'Antiquité ». Il est enfin un point que l'auteur n'évoque pas mais qui explique — comme cela a été plusieurs fois montré — les plus grandes victoires d'Hannibal : il savait évaluer avec clairvoyance la valeur de ses différentes unités et tirer parti des plus faibles, comme il le fit lors des batailles de la Trébie et de Cannes.

Le troisième article inédit (« *Expeditio* », p. 212-218) est un précieux catalogue, organisé chronologiquement, des *expeditiones* mentionnées dans l'épigraphie. Malgré les apparences, c'est à l'étude de la phraséologie officielle que l'on touche là. Plutôt que le substantif *bellum*, certains princes (les Antonins et les Sévères en tête) employaient le terme *expeditio*, désignant un raid ou une campagne rapide, pour faire croire à leurs sujets que les guerres qu'ils menaient étaient peu coûteuses et rapidement couronnées de succès ; c'était en fait rarement le cas.

La dernière étude du recueil (« L'armée romaine d'Afrique dans l'épigraphie de 1984 à 2004 ») est une mise à jour de la documentation épigraphique exploitée par Yann Le Bohec dans deux ouvrages dont la bibliographie avait été arrêtée en 1983 : *La Troisième Légion Auguste* (Paris, 1989) et *Les unités auxiliaires de l'armée romaine en Afrique Proconsulaire et Numidie sous le Haut-Empire* (Aix-Marseille, 1989). L'article se présente comme une prosopographie des officiers et soldats que nous font connaître plusieurs centaines d'inscriptions datant des I^er^-III^e^ siècles et publiées entre 1984 et 2004. Plus de la moitié des découvertes récentes concernent la Légion III Auguste, dont les soldats, signalés principalement par une série d'inscriptions retrouvées à Lambèse à la fin des années 1980 (*AE*, 1989, 875-887), constituent à eux seuls plus de la moitié des références. Plusieurs découvertes récentes intéressent aussi le haut commandement de l'armée de Numidie et nous font connaître une trentaine de nouveaux légats. Les autres références se répartissent entre la garnison de Carthage, la Légion VII *Gemina* et les corps auxiliaires. L'auteur revient (p. 478-479) sur le dossier complexe du discours prononcé par Hadrien en 128 devant l'armée d'Afrique : de nouveaux fragments de ce texte nous apprennent que l'empereur était venu en Afrique uniquement pour procéder à l'inspection des troupes, et qu'il a été satisfait de ce qu'il a vu. Trois tuiles portant l'inscription LEG III AVG, retrouvées à Haïdra (*Ammaedara*) et encore inédites nous apprennent qu'un détachement de la Légion III Auguste se trouvait à cet endroit, à une date indéterminée (p. 479). Un autre détachement de la même légion est attesté au lieu-dit Kerkeba (zaouia de Sidi Messaoud Chebbi, Aurès) par une inscription mentionnant deux *hastati priores* (*AE*, 1991, 1695, mentionnée p. 486). Deux diplômes militaires publiés pour la première fois en 2002 mentionnent une aile et

neuf cohortes de la Légion VII *Gemina* (p. 499-500). À la p. 482, on corrigera la coquille « Bullatius Felissimu[s] » en « Bullatius Felicissimu[s] ».

Les quatre pages d'*addenda et corrigenda* (p. 503-506) témoignent du louable souci qu'a eu l'auteur de mettre systématiquement ses textes à jour. Un index (incluant les noms d'auteurs modernes) rend la consultation aisée, et une double pagination simplifiera le référencement de ce beau volume, auquel il ne manque qu'une bibliographie générale et qui méritera de figurer dans bien des bibliothèques universitaires et particulières.

François Ploton-Nicollet.

F. P. Rizzo, *Sicilia cristiana dal I al V secolo* : Rome, Giorgio Bretschneider, 2005 (vol. I) et 2006 (vol. II en deux tomes), respectivement 265, 268 et 371 pages.

L'auteur se propose de dresser le bilan des recherches qu'il effectue avec ses étudiants et collaborateurs depuis le début de sa carrière. Dans cette œuvre ambitieuse constituée de deux volumes subdivisés en trois tomes, F. P. Rizzo nous livre une mise au point très utile sur la Sicile du I^er^ au V^e^ siècle, précisément sur les débuts du christianisme dans l'île. Cet édifice historique est érigé à partir d'une documentation archéologique et littéraire très riche, avec une part non négligeable réservée à l'épigraphie. L'intérêt de l'ouvrage réside également en la place privilégiée faite aux traditions hagiographiques. L'un des points forts de cette œuvre colossale est en effet cette pluridisciplinarité des sources, mais aussi la diversité d'une bibliographie très dense. Le deuxième volume offre d'ailleurs un récapitulatif des textes — latins et grecs — cités dans les autres volumes, de surcroît illustré de cartes et tableaux particulièrement clairs et complets. Reprenant les premières recherches sur le protochristianisme sicilien, F. P. Rizzo commence logiquement par les découvertes archéologiques et épigraphiques effectuées par les pionniers en la matière (P. Orsi, J. Führer, V. Schultze...) et, à partir des résultats de ses propres recherches, n'hésite pas à avancer une relecture des sources qui l'amène parfois à s'interroger sur des polémiques qui font encore débat actuellement (comme pour l'importance de la langue latine au VI^e^ siècle en Sicile soutenue par A. Ferrua, A. Di Vita ou encore S. L. Agnello ou au sujet du développement du monachisme sicilien sur le modèle byzantin défendu par S. Borsari ou A. Guillou [chap. 2]). La position de ce savant dans cette grande île de Méditerranée est telle que sa présence aux nombreuses rencontres organisées sur le sujet ces dernières décennies lui permet à la fois de rendre compte des communications qui ont été données lors de ces colloques mais aussi de détailler les discussions auxquelles il a souvent lui-même participé. F. P. Rizzo met en effet en lumière les différents points de vue en essayant de faire ressortir les arguments des uns et des autres les plus crédibles selon lui (comme dans le chapitre 4 entre P. Siniscalco et L. Cracco Ruggini). Cette œuvre présente enfin l'avantage de fournir des avis et comptes-rendus sur des articles et ouvrages qui ne sont pas encore publiés. De la part d'un érudit qui connaît parfaitement la correspondance de Grégoire on s'attend toutefois à une étude se prolongeant jusqu'en 604. Certes, la Sicile passe aux mains des Byzantins en 535 mais la byzantinisation de l'île n'est — à mon sens — réellement effective qu'après la mort de cet évêque de Rome.

Karine Merlin.

Giovanni Alberto Cecconi, *Commento storico al libro II dell'epistolario di Q. Aurelio Simmaco* : (Giardini, Biblioteca di studi antichi, 86, Pisa-Roma, 2002, 467 pages.

Le livre II des *Lettres* de Symmaque rassemble celles qu'il écrivit à Nicomaque Flavien. Leur nombre, leur répartition sur une trentaine d'années (364-395), le rôle politique tenu par Nicomaque dans la haute administration de l'Empire jusqu'à l'usurpation d'Eugène (il est l'un des premiers grands aristocrates occidentaux à avoir assumé une charge aulique dans son *cursus*), l'ampleur et l'influence de son œuvre littéraire — aujourd'hui perdue mais dont nous entrevoyons l'impact —, tout concourt à faire de ce livre le plus homogène et, à plusieurs titres, le plus marquant de la correspondance de Symmaque. C'est à ce seul livre II que Giovanni Alberto Cecconi a consacré un fort volume à la typographie serrée, dans le cadre de l'édition générale de la correspondance de Symmaque poursuivie par l'éditeur Giardini (sont déjà parus les livres IX et X, en 1981, VI, en 1983, IV, en 1987, et V, en 1992). La qualité, dans ce livre, ne le cède point à la quantité, et le recenseur est d'autant plus confus du retard avec lequel paraît le présent compte-rendu, retard dont il est seul responsable.

Si le cœur de l'ouvrage est constitué par le commentaire historique détaillé de chacune des 91 lettres (p. 143-430), l'auteur le fait précéder d'une vaste introduction (p. 29-77), du texte latin (p. 81-106) et d'une traduction italienne (p. 109-136). Une bibliographie ample (p. 13-28), quoique volontairement non exhaustive, et quatre index, thématique, prosopographique, géographique et des sources (p. 431-466) enchâssent l'ensemble. L'organisation et la mise en œuvre sont impeccables : on hésite à blâmer le mélange des formes latines et italiennes dans les index prosopographique et géographique. Tout au plus peut-on regretter que le très utile tableau analytique du livre II (p. 137-140, pour chaque lettre, indication du sujet, et proposition de datation comparée avec celles de J.-P. Callu et O. Seeck) ne soit pas placé immédiatement après l'introduction — et surtout que le texte latin et la traduction n'aient pas été disposés en vis-à-vis : en effet, Symmaque est un auteur suffisamment difficile, et les problèmes soulevés par le livre II et affrontés par G.A.Cecconi assez complexes pour qu'on ne perde pas de vue sa traduction du texte latin tout en consultant son commentaire. L'ouvrage, n'étant pas une édition philologique, reprend sans apparat critique le texte de l'édition de la C.U.F., dont il ne s'écarte qu'en deux endroits, en proposant des leçons argumentées dans le commentaire (lettres 57 et 66 — en 62, il ne s'agit que d'une différence de ponctuation). D'une manière générale, et de l'aveu même de l'auteur, ce livre doit beaucoup à un « dialogue » prolongé avec J.-P. Callu. Sont aussi signalées quelquefois, pour leur intérêt, des variantes rejetées tant dans le texte de la C.U.F. que par l'éditeur italien (lettres 4, 19, 37, 52, 66, 78).

La traduction, la première en italien du livre II depuis... 1724, vise avant tout à la clarté. Contrairement à celle de J.-P. Callu, mais en conformité avec l'objectif principal, historique, de l'entreprise, elle ne cherche pas à donner en langue moderne un équivalent du style si particulier de Symmaque — à la fois maniéré et pourtant remarquablement idiomatique dans son exploitation de la puissance de concision propre au latin —, mais simplement à restituer le contenu des lettres, la traduction étant ici essentiellement un préliminaire au commentaire.

Celui-ci, au fil du texte de Symmaque (dont les extraits significatifs sont repris en italiques en tête de chaque section du commentaire d'une lettre donnée), est à peu près exclusivement historique mais, dans ce cadre, d'une prodigieuse richesse- (pour certaines lettres, comme la n° 44, on dépasse le module d'une page — dense — de commentaire par ligne de texte latin !) : chronologie, événements, personna-

ges, faits d'histoire sociale et culturelle, de droit font l'objet de développements dont certains deviennent de véritables bilans de la recherche, ou états de la discussion — G.A. Cecconi signalant loyalement les points de vue différents du sien. Ce commentaire présente néanmoins une nette et grande cohérence car l'auteur y approfondit et illustre un certain nombre d'idées directrices présentées dans l'introduction, où il s'attache à dessiner un portrait de Nicomaque et un bilan politique et culturel de son œuvre (parfois en outrepassant le cadre de cette édition, comme dans son excursus, d'ailleurs fort intéressant, des p. 69 et suivantes à propos de la réhabilitation de la mémoire de Nicomaque en 431). G.A. Cecconi se range parmi ceux qui considèrent que la sélection du corpus retenu dans le livre II (à partir de l'ensemble évidemment plus abondant de la correspondance de Symmaque et Nicomaque) s'est accompagnée d'une censure des lettres politiques les plus brûlantes, liées aux usurpations de Maxime puis d'Eugène — fait d'autant plus marquant que la moitié des lettres datent des années 390-394, où Nicomaque fut préfet du prétoire de Théodose, puis précisément d'Eugène. Ainsi la correspondance ne fournit-elle pas d'information sur les positions politiques des deux correspondants au début de l'usurpation, non plus que sur les motivations ou les étapes du ralliement de Symmaque à Maxime, en 387 (G.A.Cecconi ne croit d'ailleurs pas à une crise des relations de Symmaque et Nicomaque à l'occasion de cette première usurpation). Mais, même à propos des carrières politico-administratives officielles des deux hommes, l'information fournie par les lettres conservées est lacunaire : ainsi avons-nous peu de lettres explicites sur la Préfecture de la Ville de Symmaque (sur cette période, G.A.Cecconi suggère, p. 48, que l'expulsion des pérégrins de Rome par Symmaque, en 384, pourrait être la conséquence de pressions externes, et non le fruit de sa volonté, hypothèse plausible mais un peu gratuite dans sa présentation, et qui paraît surtout destinée à décharger la réputation de l'épistolier d'une mesure mal considérée par les modernes, sans doute influencés ici par le commentaire sarcastique d'Ammien Marcellin 14,6,19). Trois lettres seulement (62, 63, 64) traitent du consulat de Symmaque, en 391. De même, les lettres sélectionnées ne livrent-elles aucune information sur les derniers mois de l'usurpation d'Eugène, postérieurs à la désignation de Nicomaque comme consul pour 394.

G.A.Cecconi relève aussi la très faible proportion (quatre sur quatre-vingt-onze : n° 34, 36, 53, 59) de lettres portant sur des sujets religieux, étonnante dans un échange entre deux défenseurs convaincus du paganisme. Il n'y a même pas d'allusion explicite à l'affaire de l'autel de la Victoire, pourtant de notoriété publique. Le commentateur porte sur ces questions un point de vue nuancé, tant dans son appréciation du formalisme religieux de Symmaque (qui consisterait d'abord dans la défense des espaces de liberté recouvrés par les collèges sacerdotaux et les clans sénatoriaux païens, en raison de l'absence de Rome de l'empereur *pontifex maximus*) qu'à propos de la distinction, selon lui forcée, de deux courants, traditionnel et orientalisant, du paganisme romain tardif. Il note aussi que la lettre 34 campe un Nicomaque assez désinvolte dans l'accomplissement de ses devoirs cultuels, alors que d'autres (29, 39, 61, recommandant des philosophes) révèlent son intérêt pour la philosophie — intérêt marqué en particulier par sa probable traduction, ou adaptation, de la *Vie d'Apollonios de Tyane*. G.A.Cecconi n'en reste pas moins convaincu que les questions religieuses ont joué un rôle clé dans les succès initiaux de l'usurpation d'Eugène, et que l'action de Nicomaque à ce moment est essentiellement motivée par ses convictions.

Malgré toutes ces lacunes, le témoignage de la correspondance sur les relations des deux hommes paraît à l'éditeur digne de confiance, puisque la plupart des lettres datent des années 380 et du début des années 390, époque de leur plus grande influence politique. C'est qu'au-delà des informations qu'elle fournit, et des

problèmes qu'elle pose aux historiens modernes, cette correspondance, par son existence même, témoigne de la mentalité des aristocrates cultivés du IV^e^ siècle. Les relations étroites entre les deux correspondants, consolidées par leur proximité d'âge, la similitude et la simultanéité de leurs débuts dans la carrière (lettre 44), se marquent dans la protection offerte par Symmaque aux fils de Nicomaque, lorsque ce dernier est éloigné de Rome (lettre 88), et même dans le rôle de professeur de sérénité qu'il assume auprès de Nicomaque lui-même, dans des circonstances délicates (lettre 23). Symmaque et Nicomaque ont consciemment voulu réaliser dans leur correspondance l'idéal de l'amitié antique, en particulier dans sa dimension de franchise libérée des contraintes et des codes sociaux. G.A.Cecconi suggère même dans son introduction (p. 54) que cette amitié et le parallélisme de ces carrières ont été mis en exergue lors de la constitution du recueil de la correspondance — comme une sorte de mots d'ordre des deux *gentes* désormais étroitement liées des *Nicomachi* et des *Symmachi*. Par cet intérêt porté à la genèse et au sens des choix opérés pour ce livre II, l'étude de G.A. Cecconi n'ignore donc pas la dimension proprement littéraire de cette correspondance. Au vrai, chacun pourra trouver son compte, et son bonheur, dans ce maître livre.

Lionel Mary.

A. Bell, *Spectacular Power in the Greek and Roman City* : New York, Oxford University press, 2004, 252 pages.

Cet ouvrage se propose d'étudier les manifestations extérieures du pouvoir dans l'Antiquité gréco-romaine. Dans sa préface, A. Bell prend l'exemple de la dernière allocution publique de N. Ceaușescu, qui tourna au désastre pour le dictateur, afin de souligner que le phénomène du chef se présentant aux acclamations de la foule est une manifestation symbolique du pouvoir mais aussi une des formes de sa validation. Il entend déterminer l'image d'eux-mêmes que devaient renvoyer les dirigeants Athènes et à Rome, et la part d'innovation qui leur étaient laissée dans un système politique où la reconnaissance populaire avait une grande importance.

Le premier chapitre, « Looking at Caesar », évoque d'abord les fameuses Lupercales de 44 av. J.-C., où les réactions du peuple jouèrent un rôle central. Sont ensuite énumérés les honneurs votés à César, qui donnaient déjà à sa personne un prestige inégalé. A propos des pouvoirs divins dont il était crédité, l'auteur rappelle le précédent de Scipion l'Africain. Puis, en donnant quelques exemples, il souligne que sous la république, la *felicitas* quasi-divine du triomphateur devait être éphémère, et suivie d'un retour à l'égalité civique. Les largesses de César étaient précisément destinées à réconcilier prééminence et manifestation de respect pour le peuple. Ses grandioses funérailles, consacrant l'affirmation de son essence divine, marquent selon l'auteur la fin de la république. Suit un retour sur la rupture de César avec les codes de conduite de son groupe social, basés sur la solidarité et sur une surveillance mutuelle. A. Bell rappelle l'importance du respect du *mos maiorum* pour les élites du second siècle avant de revenir sur les audaces de César et de ses prédécesseurs dans une affirmation de soi de plus en plus influencée par le modèle épique grec. Le chapitre suivant, consacré à Athènes, est alors introduit en soulignant les difficultés d'une prééminence inspirée par le modèle monarchique dans le contexte d'un idéal d'égalité civique.

Ce chapitre, « The affection of the Athenians » souligne d'abord la place du peuple dans l'obtention de la *timè*, mais aussi la persistance de références aristocratiques. Le modèle homérique, où l'autorité du roi est mise en évidence tant par sa

puissance militaire que par son rôle central dans les cérémonies religieuses et les délibérations, est présent dans toutes les cités du monde grec, comme l'illustre A. Bell par quelques exemples. Revenant à Athènes, il souligne que même après Solon, l'idée d'une prééminence aristocratique est toujours en rapport avec ce modèle épique. Au v^e^ siècle cependant, les cérémonies de la *polis* laissent volontairement peu de place à ces phénomènes. En principe, des gestes de générosité tels que la chorégie, et surtout la montée à la *bèma*, sont les instruments essentiels d'une distinction individuelle. En contrepoint, plusieurs pages analysent la manière dont Alcibiade a pu s'identifier à l'idéal *kalos k'agathos* et s'imposer en s'appuyant essentiellement sur le modèle aristocratique traditionnel, tout en y ajoutant des audaces personnelles. Après quelques lignes concernant les changements politiques du iv^e^ siècle, l'auteur évoque la munificence de Démétrios Poliorcète à Athènes, la mise en valeur théâtrale de son pouvoir et de son charisme divin. Un rappel des comportements adoptés par César, Sylla et Antoine lors de leur séjour dans la cité termine le chapitre.

Avec « Kings and elephants », A. Bell aborde ensuite l'époque hellénistique, où la participation civique du peuple est essentiellement celle d'un spectateur. Mais il note que ses réactions sont peu décrites par les textes. Elles ont moins d'importance qu'à Rome, où les magistrats rivalisent de popularité avec leurs pairs, car un roi hellénistique cherche essentiellement à surpasser ses prédécesseurs ou ses voisins. Tous utilisent l'image d'Alexandre comme instrument d'expression d'un pouvoir charismatique. L'exemple qu'offrent sur ce point la *skènè* et la grande procession de Ptolémée Philadelphe est ensuite étudié. A. Bell rappelle notamment le rôle joué par les éléphants de la procession, symboles d'une hégémonie universelle, dans la référence à Alexandre-Dionysos. La fin du chapitre est consacrée à l'attitude de certains monarques, notamment Antiochos Epiphane, face à la montée du pouvoir romain et à ses manifestations spécifiques, comme le triomphe ou les jeux de gladiateurs.

La transition est ainsi assurée avec le chapitre suivant, « elephants and citizens », étudiant l'impact du modèle royal hellénistique sur Rome. A. Bell passe en revue l'attitude à cet égard de Scipion l'Africain, Paul Emile, L. Anicius Gallus et enfin Pompée. Il s'attarde d'avantage sur ce dernier, l'Alexandre romain, en décrivant ses triomphes. Un retour sur les premières *uenationes* d'éléphants à Rome et sur leur symbolique aboutit à l'évocation de leur usage par Pompée en tant que manifestations d'un pouvoir suprême, comme dans les monarchies orientales. A. Bell souligne aussi le rôle, bien plus important que dans le monde hellénistique, joué dès les origines par l'expression populaire dans ces déploiements de faste et notamment dans la présentation d'animaux exotiques. Il rappelle l'importance politique accordée par Cicéron aux réactions du public dans les lieux de spectacle. Le peuple joue un rôle central dans l'attribution de la *fama*, comme le montre aussi sa défense ou sa destruction des statues des hommes politiques, autres manifestations spectaculaires de prééminence. L'auteur conclut le chapitre, comme toujours, par une annonce du suivant, en évoquant l'hostilité de Cicéron à l'égard de la munificence qui mettait à mal la place traditionnelle de l'éloquence dans l'accès au premier rang de l'état.

A travers le succès de Cicéron dans son intervention contre la loi agraire de Rullus, le dernier chapitre, « Ciceronian consensus », commence par une mise en évidence de l'*auctoritas* du consul devant une assemblée populaire, liée à la ritualisation de sa prééminence, grâce au sacrifice préliminaire ou aux licteurs mais aussi à la déférence même qu'il manifeste au peuple, instrument de son élévation. C'est l'occasion de rappeler, par la bouche de Cicéron, l'importance pour un candidat d'une série de qualités, toutes liées à la présentation au public. Toute maladresse,

tout excès dans ce domaine peut être exploité par l'adversaire. Mais ces relations traditionnelles entre les élites et le peuple se heurtaient au développement déjà évoqué des spectacles fastueux. La fin du chapitre est consacrée aux gestes de prééminence royale des triumvirs, notamment d'Octave, aux honneurs exceptionnels votés à celui-ci et à sa main-mise progressive sur les spectacles. L'attention portée par Auguste à ces derniers et son respect formel pour les institutions traditionnelles montrent une importance persistante de l'approbation populaire dans le régime impérial naissant.

La conclusion, très brève, insiste sur l'idée qu'en Grèce et à Rome, quelle que soit l'époque, un certain pouvoir fut toujours détenu par le peuple en tant que consommateur de spectacles politiques.

La progression de la démonstration à l'intérieur de chaque chapitre est souvent difficile à suivre et n'est pas exempte de redites. L'ordre chronologique est parfois bouleversé de façon déconcertante. Néanmoins, cet ouvrage aux riches références bibliographiques présente l'intérêt de traiter des formes de mise en spectacle du pouvoir à la fois dans la Grèce classique, le monde hellénistique et à Rome, ce qui permet d'en rappeler les différences et les points de rencontre.

Anne Bajard.

Vocabulaire et expression de l'économie dans le monde antique. Textes réunis par Jean Andreau et Véronique Chankowski. Études 19 : Ausonius Éditions, Bordeaux, et diffusion De Boccard, Paris, 2007, v-463 pages.

Le volume dont nous rendons compte ici se recommande à notre attention par deux qualités rares et essentielles. La première réside dans l'unité du sujet et la cohérence de la méthode. Trop souvent, en effet, les volumes collectifs qui ont tendance à pulluler dans les catalogues de nos éditeurs ne sont que des juxtapositions de travaux hétérogènes, vaguement reliés entre eux par un fil conducteur ténu. Rien de tel, heureusement, dans ce magnifique volume consacré au vocabulaire de l'économie dans le monde antique. Le sujet a été défini avec rigueur par les deux responsables de la publication et découpé en autant de chapitres que la matière l'exigeait ; il est frappant de constater, d'ailleurs, que les collaborateurs du volume sont bien informés du contenu de toutes les autres contributions, auxquelles ils se réfèrent à l'occasion et qu'ils utilisent pour préciser leur propre positionnement. La deuxième qualité du volume intéressera plus précisément les lecteurs de cette revue. Les études présentées dans *Vocabulaire et expression*... portent presque toutes sur la terminologie des mécanismes économiques et fiscaux de l'Antiquité, tant en grec qu'en latin : il y a là une aide précieuse pour les latinistes (et hellénistes) en général, et particulièrement pour ceux et celles d'entre nous qui seraient amenés à commenter tel texte de Cicéron, de Tite-Live ou de l'un des deux Pline (pour ne prendre que ces exemples) dans le cadre de leur enseignement ou de leurs recherches.

Outre une introduction de quelques pages, rédigée par les deux responsables de la publication, le volume se compose de dix-sept contributions, réparties en trois ensembles : I. — Identité sociale et expression de l'économie ; II. — La manifestation des hiérarchies sociales dans le vocabulaire et ses enjeux idéologiques ; III. — Le vocabulaire fiscal : terminologie et classifications. Huit contributions portent sur le Proche-Orient et le monde grec, classique, hellénistique ou d'époque romaine ; neuf études concernent le monde romain proprement dit. Ce sont ces dernières que nous nous bornerons à signaler ici : K. Verboven : « Ce que *nego-*

tiari et ses dérivés veulent dire » ; N. Tran : « La mention épigraphique des métiers artisanaux et commerciaux dans l'épigraphie de l'Italie méridionale » ; S. Pittia : « L'invisible hiérarchie censitaire romaine » ; C. Berrendonner : « *Mercennarius* dans les sources littéraires » ; J. Andreau : « Remarques sur le *quaestus* ». A. Tchernia : « Le *plebiscitum claudianum* » ; M. Dondin-Payre : « La place de l'économie dans l'expression épigraphique des notables des Trois Gaules » ; J. France : « Les catégories du vocabulaire de la fiscalité dans le monde romain » ; R. Delmaire : « Le vocabulaire de l'exemption fiscale dans la législation du Bas-Empire romain ».

Comme on peut le deviner au seul énoncé des titres, les études présentées ont en commun de s'appuyer sur l'étude précise du vocabulaire latin dans un domaine déterminé, celui de l'économie et de la fiscalité. Sans doute la démarche peut-elle varier quelque peu d'une étude à l'autre, selon la nature de la documentation ou la personnalité des auteurs. K. Verboven, par exemple, se situe au strict niveau d'une enquête lexicographique, tandis que M. Dondin-Payre prend un peu de recul et s'élève vers des considérations plus générales. De son côté J. France propose une comparaison très stimulante entre la fiscalité romaine et les catégories de la fiscalité française aux XIX^e^ et XX^e^ siècles (impôts directs, indirects, taxes diverses...). L'unité de la méthode n'exclut pas la diversité des tempéraments. Le volume n'a pas de conclusion d'ensemble, mais peut-être n'y avait-il pas lieu d'en proposer une. On se réjouit en revanche de la présence de trois index : des sources, des mots grecs et latins, et des matières. Et nous ne pouvons que remercier nos collègues historiens pour cette contribution magistrale à la compréhension du vocabulaire latin, dans un domaine d'une technicité particulièrement redoutable.

Hubert Zehnacker.

Les armes dans l'Antiquité ; de la technique à l'imaginaire, études rassemblées par Pierre Sauzeau et Thierry Van Compernolle : Montpellier, Presses universitaires de la Méditerranée, 2007, 691 pages.

Ce fort volume d'environ 700 pages constitue les actes du colloque international du Séminaire d'études des mentalités antiques (SEMA), tenu à Montpellier du 20 au 22 mars 2003. Dans une optique pluridisciplinaire clairement affichée par Pierre Sauzeau dans son avant-propos, il rassemble autour du thème des armes quelque vingt-neuf études de linguistique, de littérature, d'histoire ancienne, d'archéologie et d'histoire de l'art. Le recueil est organisé en cinq sections thématiques (« Vocabulaire et symboliques de l'armement », « Armement et civilisation », « Armes et armures », « Armes sacrées, armes divines », « Armes et armées »), et, s'il fait la part belle à la Grèce et à Rome, les civilisations égyptienne, étrusque et celtique y sont honorablement représentées. La présente recension se concentrera sur les contributions ayant trait à l'histoire romaine, à la langue et à la littérature latines.

Jean-François Thomas (« Vocabulaire et symbolique des armes en latin », p. 35-52) centre, pour l'essentiel, son étude sur le substantif *arma*. Après avoir rappelé qu'il procède de la racine *$h_2$er-, exprimant l'idée d'ajustement, et qu'il désignait donc primitivement les armes défensives, censées s'ajuster au corps du combattant, il étudie les principaux sens figurés du terme dans ses rapports sémantiques avec les substantifs *exercitus* et *bellum*. Au sens de « forces armées », *arma* désigne plutôt les différentes composantes d'une armée, caractérisées par leur armement spécifique, ou encore « l'ensemble des hommes avec leurs équipements divers », prêts à s'en servir ou s'en servant, tandis qu'*exercitus* désignerait l'armée dans sa globalité.

Au sens de « guerre », *arma* ne recoupe pas vraiment les sens de *bellum*, qui désigne « un ensemble de combats formant un tout et, à ce titre, organisé selon des règles strictes », mais fait plutôt allusion à des opérations armées isolées. La démonstration de l'auteur est convaincante, et il parvient à la conclusion que les différentes valeurs du terme « sont unifiées par la notion d'une force dynamique ». À propos d'un point de détail, faut-il expliquer la polysémie du substantif *iaculum* (« javelot » ou « filet de pêche ») par le fait que la corde qui retient le filet ressemble à un javelot (p. 37) ? Les deux instruments n'ont-ils pas la même particularité d'être jetés (*iacere*) lorsqu'on les utilise ?

Georges Devallet (« Nature et emploi des armes dans l'épopée romaine : essai de typologie », p. 183-190) esquisse en quelques pages très denses une typologie des armes décrites ou mentionnées dans l'épopée latine. L'ampleur de la tâche justifie l'utilisation d'un corpus restreint à l'*Énéide* et aux *Punica* de Silius Italicus. L'auteur distingue les armes collectives des armes individuelles, les armes défensives des armes offensives, les armes tranchantes des armes contondantes, celles qui servent au combat rapproché et celles qui s'utilisent à distance. Un grand mérite de cette étude est de faire répondre certains motifs siliens à ceux que l'on trouve chez Virgile, et de souligner encore une fois les jeux d'intertextualité qui unissent les deux œuvres. On corrigera une coquille (p. 185) pour lire *non hos quaesitum munus in usus*.

Utilisant à la fois les textes et les sources iconographiques, Christine Hamdoune (« Les armes du cavalier africain : de la réalité à la symbolique », p. 191-211) décrit en une très belle étude la technique de combat des cavaliers maures et numides, qui utilisaient comme monture le cheval barbe, monté à cru et dirigé, en l'absence de mors, à l'aide d'une baguette souple. Pour ce qui est des armes, on observe une remarquable continuité depuis la proto-histoire jusqu'à la conquête arabe : la panoplie du cavalier africain se compose du petit bouclier rond, du javelot court et d'un petit poignard (*machaera*) attaché au bras par un anneau ; on sait (mais uniquement grâce au récit de la bataille de Cannes chez Tite Live), que cette arme servait à tailler et non à frapper d'estoc. L'auteur évoque l'influence des Maures sur l'armée romaine : création d'unités auxiliaires de cavaliers africains (par exemple lors de la guerre Dacique de Trajan, comme en témoignent les reliefs de la colonne Trajane), présence de *numeri Maurorum* sur le *Limes* danubien, adoption de l'armement maure par certains corps non africains, comme les unités d'*exploratores*. L'article insiste aussi sur la dimension symbolique et identitaire de cet armement spécifique, souvent représenté sur des stèles funéraires. C'est ainsi que sur certains revers monétaires de l'époque d'Hadrien, la Maurétanie est personnifiée sous les traits d'une Amazone tenant d'une main la bride d'un cheval et, de l'autre, plusieurs javelots. L'auteur mentionne (p. 202) une dédicace au dieu libyque *Mast-* (CIL, VIII, 9007). Cette divinité ne pourrait-elle pas être le dieu maure Mastiman, que signale Corippe (*Johannide*, 5, 37-38 ; 8, 307) ?

Pierre-Louis Malosse (« Les cataphractaires (et comment s'en débarrasser) : un topos littéraire du IV^e^ siècle après J.-C. », p. 251-268) s'intéresse aux descriptions ekphrastiques de ces cavaliers lourdement armés que l'Antiquité tardive nommait tantôt cataphractaires, tantôt clibanaires. Il remarque que ce motif se rencontre presque exclusivement sous le calame d'auteurs du IV^e^ siècle (Nazarius, Libanius, Julien, Ammien Marcellin, Claudien, Héliodore). L'auteur étudie finement les modalités de l'*ekphrasis* et l'ambivalence axiologique de ces combattants qui sont présentés tantôt comme des « merveilles invincibles », quand ils sont au service d'empereurs légitimes, tantôt comme « des monstres dont il faut voir la défaite », lorsqu'il s'agit d'ennemis perses ou de mercenaires à la solde d'usurpateurs. C'est qu'il s'agit à la fois d'une mode esthétique ponctuelle et d'un *topos* de la littérature

d'éloge, soumise, par nature, à la pression des circonstances. P.-L. Malosse montre toutefois que le recours au lieu commun ne produit pas une littérature sclérosée, mais invite plutôt « à la liberté et à la création ».

Après d'utiles mises au point de nomenclature et une description précise des différents types de machines de guerre appuyée sur de nombreuses illustrations, Philippe Fleury (« Machines de guerre et puissance dans la littérature latine », p. 367-388) dresse une liste de passages littéraires où les pièces d'artillerie sont utilisées comme comparant dans diverses métaphores. À ce catalogue, qui ne se veut pas exhaustif, on pourrait ajouter le célèbre vers de l'*Énéide* où l'agile lutteur Darès est comparé à un général qui assiège une ville avec des machines (5, 439). L'auteur montre ensuite en quoi l'artillerie romaine constitue un élément à la fois technique et symbolique de la supériorité des Romains sur les Barbares. On rectifiera (p. 368, n. 4) une légère erreur de typographie, en classant le traité *De la Clémence* sous le nom de Sénèque.

Les deux contributions suivantes procèdent d'une même inspiration, puisque chacune d'entre elles s'intéresse à l'instrument d'un assassinat célèbre. Paul-Marius Martin (« Le poignard de Brutus », p. 389-406) rouvre le dossier documentaire relatif aux événements des Ides de mars pour identifier précisément l'arme qu'utilisèrent les césaricides. Dans des contextes marqués par l'emphase oratoire et par le grandissement épique, certains auteurs, comme Lucain ou Plutarque, parlent de *gladius* ou de *xiphos*, mais P.-M. Martin montre qu'il s'agit assurément d'un *pugio*, comme en témoigne le célèbre denier de Casca, frappé par les césaricides en 43/42 pour affirmer la légitimité de leur geste : le revers représente un *pilleus* d'affranchi flanqué de deux poignards clairement identifiables. L'histoire romaine fournit, en fait, toute une série d'assassins célèbres ayant utilisé le *pugio* (Servilius Ahala, Mucius Scaevola, le centurion Verginius), et l'auteur en tire magistralement la conclusion que le poignard, facile à cacher, est l'arme par excellence du geste tyrannicide prémédité et du meurtre revendiqué au nom de la *libertas*, l'arme du citoyen libre, par opposition à l'épée, qui est l'arme noble et celle du soldat. Mais c'est Brutus qui lui a définitivement acquis ce statut, allant jusqu'à se susciter des émules, par delà les siècles, en la personne de Lorenzo de Médicis ou de Charlotte Corday, sur l'évocation de qui se clôt cette belle étude. On corrigera (p. 399 et 400) la forme *manentem* en *manantem*. Jean-Claude Grenier (« Sarapis et le glaive de Caracalla », p. 407-419) s'attache à expliquer le geste de Caracalla, qui, si l'on en croit l'abrégé de Dion Cassius (78, 23, 3), consacra à Sérapis, lors de son séjour en Alexandrie (215-216), le glaive avec lequel il avait assassiné son frère Géta en 212. On sait, en effet, que Caracalla avait une dévotion toute particulière pour Sérapis, mais cela ne suffit pas à expliquer le fait. Quelques mois après le fratricide, le jeune empereur fonda le *Serapeum* du Quirinal ; or celui-ci se trouvait (et J.-Cl. Grenier est le premier à le relever) à proximité immédiate du *collis Salutaris* et du temple de *Salus*, voués depuis longtemps aux célébrations de la sauvegarde de Rome. Il existait donc un lien important entre *Salus*, protectrice de l'État, et Sérapis, qui veillait au salut personnel du jeune empereur, comme en témoignent plusieurs inscriptions où il reçoit l'épiclèse de *Conseruator Aug(usti)*. Et, si Caracalla tenait à lui consacrer le glaive qui avait tué son frère, c'est probablement parce qu'il prétendait — et s'était peut-être persuadé — qu'il n'avait fait que se défendre contre Géta, qui aurait lui-même cherché à le mettre à mort (Dion Cassius, 78, 3). Selon cette version des faits, l'arme aurait été l'instrument de sa sauvegarde, et il était normal qu'il la consacrât à son protecteur attitré. Quant aux massacres organisés par Caracalla en Alexandrie lors du même séjour, il est convaincant de penser, à la suite de l'auteur, qu'ils avaient pour but de venger un affront fait à Sérapis, ce qui en expliquerait la rare violence. On corrigera (p. 410) *Collis Mucianis* en *Collis*

Mucianus. On rectifiera aussi une petite erreur biographique à la p. 415 : le juriste Papinien est bien mort en 212, lors des purges qui suivirent l'assassinat de Géta, mais il n'était pas le beau-père de Caracalla, à la différence de Plautien, son prédécesseur à la préfecture du prétoire, qui fut mis à mort par Septime Sévère en 205.

Dominique Briquel (« Les Romains : des imitateurs en matière d'armement ? Le débat sur l'origine du camp romain », p. 541-555) se pose, dans un bel article de fond, la question de l'origine de la castramétation romaine. La plupart des sources affirment que les Romains empruntèrent cette pratique à Pyrrhus au début du IIIe siècle. Mais un auteur aussi informé que Polybe ne mentionne aucune dette et oppose même un modèle romain au modèle hellénistique. Quant à Plutarque, il affirme, dans la *Vie de Pyrrhus*, que le roi d'Épire serait resté admiratif en découvrant l'organisation d'un camp romain. Il est donc plus sage d'y voir, à la suite de l'auteur, un héritage étrusque et l'application de principes qui étaient ceux de l'urbanisme que Rome mettait en œuvre dans ses fondations coloniales. Mais l'habitude de dresser des listes d'inventeurs était une tradition érudite grecque, dans laquelle Rome, nouvelle venue, ne pouvait trouver sa place. Le sentiment de supériorité intellectuelle des Grecs les a amenés à attribuer à Pyrrhus l'invention du camp organisé, et cette fausse information a été relayée par les auteurs latins, qui l'acceptèrent, « tout en faisant reconnaître la supériorité du camp romain par le maître en la matière » qu'était le roi d'Épire.

Quoi qu'elle ne concerne pas le domaine latin à proprement parler, on nous permettra enfin de signaler aux spécialistes de littérature chrétienne la belle étude de Philippe Lemoigne (« " Et de sa bouche sortait une épée acérée, à double tranchant... " : étude sur la symbolique des armes dans l'*Apocalypse* de Jean », p. 69-101). L'auteur y étudie les trois occurrences, dans l'Apocalypse, du motif de l'épée sortant d'une bouche, figure de la parole divine. Il montre avec brio qu'il s'agit d'un motif vétéro-testamentaire (Psaumes, Isaïe), mais note qu'il s'insère, au sein de l'Apocalypse, dans une série d'« armes buccales » : la trompette, le feu, les esprits impurs et l'eau. La qualité de ce texte fera pardonner bien volontiers quelques inexactitudes de traduction. On lira « s'ils ne se repentent pas de *ses* œuvres ; et je tuerai *ses* enfants » (p. 80, pour rendre le génitif αὐτῆς) ; on traduira δικαιοσύνη par « justice » plutôt que par « vérité » (p. 81), et le verbe par κρίνειν « juger » plutôt que par « brûler » (p. 91).

François Ploton-Nicollet.

Bains curatifs et bains hygiéniques en Italie de l'antiquité au Moyen Âge. Études réunies par Marie Guérin-Beauvois et Jean-Marie Martin. Collection de l'École française de Rome-383, Rome : École française de Rome, 2007, 428 pages (avec index).

Ce volume constitue les Actes d'un colloque qui s'est tenu à l'École française de Rome en 2004 et dont l'intention était de faire le point sur les éléments de continuité ou de rupture actuellement perceptibles entre l'antiquité et le Moyen Âge dans le domaine de la pratique des bains en Italie. Sur les seize communications, deux se rattachent à l'antiquité proprement dite, deux autres sont d'ordre plus général et douze proposent des études de cas concernant plutôt l'époque médiévale ; dans toutes, la distinction fondamentale entre bains d'hygiène et bains curatifs a toujours été retenue avec une extension possible aux bains à caractère cultuel.

Pour l'antiquité d'abord, Nathalie De Haan (« Terme romane : tipologie tra uso e utilità ») montre, plans à l'appui, la nécessité de ne jamais séparer la typologie des grands thermes romains de leur utilisation pratique et, plus précisément, du parcours que devaient effectuer les baigneurs à travers la structure, parfois complexe et jamais stéréotypée, de ces vastes établissements. Marie Guérin-Beauvois, qui présente aussi, avec Jean-Marie Martin, l'ensemble du recueil dans une introduction méthodique et documentée, s'interroge (« Les *Aquae* : sujet médico-religieux ou thème littéraire. Essai d'interprétation ») sur l'emploi récurrent du pluriel *aquae* et analyse la diversité des acceptions (classification des eaux, toponymie, organisations administratives, croyances religieuses) que révèle la substitution toujours significative de *aquae* à *aqua*.

Comme en écho à cette réflexion, Marilyn Nicoud (« Les vertus médicales des eaux en Italie à la fin du Moyen Âge »), en étudiant les différents usages curatifs des eaux connus des médecins médiévaux, relève l'existence d'une pratique et d'une classification qui résultent autant de l'observation que d'une connaissance transmise par les textes latins ou arabes et signale l'apparition de spécialistes souvent proches des autorités publiques. D'un point de vue historique, Janet de Laine (« Historiography : origins, evolution and convergence ») souligne cependant le fait que l'irrégularité des sources écrites ou archéologiques et la variation fréquente des points de vue empêchent l'historien de suivre en continu, de l'antiquité jusqu'au Moyen Âge, l'évolution des quatre types de bains qu'elle recense (bains curatifs, bains hygiéniques, bains dépendant des églises, bains privés).

Les autres communications proposent des études de cas qui constituent, avec des points de vue divers, un panorama des bains médiévaux en Italie.

À Rome (Étienne Hubert : « Les bains à Rome et dans le Latium au Moyen Âge : textes et archéologie »), même si le thermalisme est en recul jusqu'au début du XIII^e^ siècle, la tradition des bains, relayée par l'église, se maintient tout au long du Moyen Âge sous des formes diverses, collectives pour le peuple, somptueuses pour le pape et les souverains, raffinées pour l'aristocratie. A Civitavecchia cependant (Jens Koehler : « Termalismo antico e tardoantico a Civitavecchia », 3 fig., 5 photos), si le fonctionnement des *terme Taurine* est attesté pendant toute l'antiquité tardive et encore au V^e^ siècle dans la description qu'en donne Rutilius Namatianus, ils sont ensuite progressivement laissés à l'abandon. Pour la Toscane, Didier Boisseuil (« Les stations thermales entre Moyen Âge et Renaissance : l'exemple de Bagno a Morba en Toscane ») retrace, documents à l'appui, l'histoire de la petite station thermale de Bagno a Morba lancée à la fin du XIII^e^ siècle par Volterra, reprise et développée par Florence, annexée finalement par les Médicis qui en font une résidence réservée à leur usage et à leurs amis. En Italie du nord, Sante Bortolami (« Le terme euganee nel Medioevo : dettagli di un paesaggio fisico e sociale ») étudie les archives du complexe balnéaire des collines Euganéennes, en insistant sur sa renaissance au XII^e^ siècle et sur les rapports qu'il entretint, du XII^e^ au XV^e^ siècle, avec l'ensemble de la société médiévale et Paola Zanovello (« *Fons Aponi* : sacro e profano tra Antichità e Medioevo », 2 fig., 10 photos) rappelle que la valeur curative des *aquae patavinae* n'a jamais cessé d'attirer, de l'époque romaine au Moyen Âge, toutes les catégories de population. Pour l'Italie méridionale, la communication de Silvia Maddalo (« I bagni di Pozzuoli nel Medioevo : il *De balneis Puteolanis* »), très bien illustrée (28 photos) mais malencontreusement gâtée par une série d'erreurs dans les renvois aux figures, présente le *De balneis Puteolanis* de Pietro da Eboli, et celle de Jean-Marie Martin (« Les bains dans l'Italie méridionale au Moyen Âge (VII^e^-XIII^e^ siècle) ») montre que, si l'usage des bains curatifs continue pendant toute la période médiévale à Pouzzoles, les bains hygiéniques semblent marqués par deux nouveautés remarquables : l'utilisation du savon qui contribue à

rendre caduque la pratique du bain de vapeur et la création de petites unités balnéaires dépendant le plus souvent des églises et spécialement des diaconies. A Amalfi (Amedeo Feniello : « Il bagno dei Capuano ad Amalfi (xii-xiii sec.) »), les bains n'ont en revanche connu qu'un rôle social assez marginal et ont essentiellement servi le prestige de la famille Capuano ; quant aux bains de San Giusto, près de Lucera, ils sont, pour Giuliano Volpe, un excellent exemple de la persistance d'une pratique balnéaire dans un contexte religieux, dont Caterina Annese décrit l'évolution historique et que Pasquale Favia confronte aux cas semblables en Italie même et hors d'Italie (Giuliano Volpe, Caterina Annese e Pasquale Favia : « Terme e complessi religiosi paleocristiani : il caso di San Giusto », 20 fig., 16 photos, bibliographie). Pour la Sicile enfin, Alessandra Bagnera et Annliese Nef (« Les bains de Cefalà (prov. de Palerme) : contexte historique et fonctions », 9 fig., 11 photos) font le point sur l'état des connaissances actuelles concernant les bains thermaux de Cefalà Diana, et Laura Sciascia (« Dal bagno di Entella alla pila di Caterina : immaginario e realtà dei bagni nella Sicilia medievale ») retrouve plus facilement la trace des pratiques balnéaires dans trois moments de l'histoire sicilienne que dans les sources écrites et les vestiges archéologiques ; c'est enfin Syracuse que choisit Angela Scandaliato (« I bagni ebraici : l'esempio di Siracusa ») pour évoquer la tradition des bains hébraïques.

De cet ensemble, divers mais parfaitement cohérent, il ressort nettement que la pratique des bains s'est transformée, mais ne s'est pas arrêtée, comme on tend souvent à le croire, avec la disparation des grands thermes impériaux. De l'époque grecque, ignorée dans cette table ronde, à l'époque médiévale s'établit en fait une continuité des pratiques hygiéniques ou curatives, et la rupture, ou plutôt la parenthèse, comme le dit Xavier Lafon dans une brillante synthèse conclusive, serait à chercher dans l'usage romain, qui, par le développement technique, architectural, politique et social qu'il a donné à une pratique nécessaire, a sans doute trop orienté et monopolisé les recherches. En ce sens, cette table ronde, riche de renseignements inédits et de perspectives intéressantes, ouvre un large horizon à la recherche et à la réflexion.

Alain Malissard.

Sandra Bohringer, *L'homosexualité féminine dans l'Antiquité grecque et romaine* (coll. d'Études Anciennes, Série grecque 135) : Paris, Les Belles Lettres, 2007, 405 pages.

Le travail de Sandra Bohringer s'inscrit dans la lignée des nombreuses recherches actuelles sur la sexualité dans l'Antiquité et sur le « genre » (le *gender* des Anglo-Saxons). Elle s'est attaquée à un sujet délicat et difficile : c'était une véritable gageure vu le petit nombre des sources, littéraires ou iconographiques, que nous a transmises l'Antiquité sur cette question. Et l'ampleur de la période étudiée, qui s'étend du viie siècle avant au iii^{e} siècle après J.-C., si elle permet d'accroître le nombre de documents, ajoute encore à la difficulté de l'entreprise du fait que l'environnement politique et social aussi bien que les mentalités changent considérablement sur 10 siècles, tandis que la rareté des témoignages rend problématique une approche chronologique suivie.

La méthode de l'auteur est solide. Chaque document est situé avec précision dans son époque ; elle définit le genre littéraire auquel appartiennent les textes, leur contexte, les intentions de l'auteur, elle traduit les langages conventionnels, repère les intertextualités ; les représentations figurées sont décodées. La moindre allusion

possible à l'homosexualité féminine est passée au crible d'une critique rigoureuse. Certains témoignages sont impitoyablement récusés et leur lecture traditionnelle rectifiée si nécessaire (le sens de « lesbianiser », la signification de l'*olisbos* dans les représentations figurées, le personnage de la tribade). Elle tire de chacun des textes retenus le meilleur parti et même le silence des sources se révèle parfois parlant. Que nous apportent ces documents ? Elle nous prévient dès le début : aucun n'est un reflet de la réalité vécue. Ce qu'ils nous apprennent c'est le regard que portaient les sociétés antiques sur l'homosexualité féminine. Or, l'ouvrage étant construit sur un schéma chronologique (parfois assez artificiellement), il apparaît clairement qu'il y a eu une évolution des mentalités sur ce sujet. Dans la Grèce archaïque, des poètes lyriques comme Alcan ou Sappho chantent l'amour entre femmes sans susciter la moindre réprobation. La démonstration est convaincante ; certes rien ne laisse supposer une structure sociale analogue à celle des relations pédérastiques qu'avait institutionnalisées Athènes, mais les relations entre femmes semblent être considérées comme normales. Un mythe comme celui de Callisto, où Zeus prend la forme d'Artémis pour séduire la compagne de la déesse, confirme que dans les temps anciens ces pratiques n'étaient ni ignorées ni condamnées. Après l'acceptation tranquille de la période grecque archaïque, une chape de silence s'abat sur les relations saphiques. On ne trouve plus la moindre allusion sur ce sujet dans la littérature grecque. On pourrait penser que ce silence traduit une condamnation tacite, qui interdirait de parler d'un comportement jugé immoral. S. Bohringer préfère l'interpréter comme le signe d'un désintérêt. Toutes les œuvres littéraires, histoire, rhétorique, théâtre comique, aussi bien que les images qui ornent les coupes destinées aux banquets, sont réalisées par des hommes, à l'intention d'autres hommes. Le sexe masculin y est abondamment représenté, car c'est un sujet qui plaît au public masculin ; mais on ne parle pas des amours féminines, on ne les représente pas, tout simplement parce que c'est un comportement qui ne concerne pas les hommes. L'idée même qu'il puisse exister un érotisme auquel le sexe masculin ne participe pas est impensable. Le seul auteur qui envisage l'éventualité de relations sexuelles entre femmes est Platon, dans le passage du *Banquet* où Aristophane expose le mythe des trois types d'amour issus de la scission d'êtres primitifs. Mais il s'agit d'une théorie abstraite dont le philosophe tire toutes les conséquences. Et il établit entre les trois sortes d'amour une hiérarchie qui place l'homosexualité féminine en troisième position, non parce qu'il condamne ce comportement mais parce que, le féminin étant inférieur au masculin, il est logique que l'amour entre deux femmes, où il n'y a aucun élément masculin, soit placé après les deux autre amours. L'attitude d'Aristophane rejoint en fait celle que S. Bohringer attribue à la société grecque : le mépris d'un sexe considéré comme inférieur conduit à ignorer un comportement sexuel qui unit deux femmes ou à le déprécier lorsqu'une théorie philosophique oblige à envisager son éventualité. Malgré une allusion dans un court poème d'Asclépiade, qui suggère, selon l'auteur, un changement de regard sur les amours entre femmes à l'époque alexandrine, le silence continue à peser sur le sujet dans la Rome républicaine. Le thème réapparaît enfin à la fin du Ier siècle dans les *Métamorphoses* d'Ovide, mais les deux héroïnes sont des personnages mythiques : Callisto d'une part et Iphis que sa mère fait passer pour un garçon et qui tombe amoureuse de sa compagne de jeux. Isis la transforme réellement en garçon mais ce n'est pas un *happy end*, explique S. Bohringer : c'est au contraire la preuve que les relations entre femmes sont considérées comme impossibles ; elles sont reléguées dans le domaine du mythe ou des *adunata*. Le refus de reconnaître les amours féminines se transforme par la suite en une condamnation sans appel quand apparaît dans la littérature latine le personnage de la tribade, dont Martial fait un portrait répu-

gnant. L'auteur démontre que la tribade n'est qu'une construction littéraire destinée à caricaturer non l'homosexualité féminine, mais le grotesque et répugnant excès de débauche de celle qui, dans les amours féminines, veut jouer le rôle dominant normalement dévolu à l'homme. Quant à Philaenis, nom qu'attribue Martial à la tribade, à l'origine auteur d'un manuel érotique, elle est devenue un personnage mythique, dont le nom symbolise la débauche extrême et par conséquent la tribade, qui est caractérisée par son excès. Il n'y a pas davantage de personnage reflétant la réalité dans les portraits caricaturaux des poètes satiriques, qu'il s'agisse de Bassa chez Martial ou des deux lesbiennes dont la conduite indigne Juvénal. Le titre donné à ce développement, « Épouses et concubines » est étrange, et ce ne sont pas les pages qui commentent les brèves étreintes de Fortunata et Scintilla dans le *Satiricon* qui l'éclairent : pas la moindre concubine dans tous ces personnages. Je ne suis d'ailleurs pas sûre que le court passage de Pétrone mérite d'aussi longues réflexions. Je doute qu'il faille interpréter l'intervention d'Habinnas, quand il empoigne Fortunata par les pieds pour la renverser en arrière, comme un viol symbolique destiné à venger un mari s'estimant victime d'un adultère : il ne peut y avoir *adulterium* qu'avec un homme. Je crois plutôt que, de même que son mari imite les citoyens Romains, Fortunata joue à la *bona matrona*, (elle parle de sa *diligentia matrisfamiliae*) ; mais le naturel reprend le dessus : elle boit du vin, danse et se livre avec son amie à des gestes peu conformes à la *pudicitia* matronale : elle est l'image même de la *meretrix* dans un banquet. Le geste d'Habinnas a bien sûr un sens érotique (l'expression *tollere pedes* est bien connue : Cicéron en fait une plaisanterie d'un goût douteux à propos de Clodia) mais ce n'est pas pour venger son honneur de mari : en la traitant comme une *meretrix*, il la ramène à sa vraie nature. Le catalogue des sources s'achève par un texte majeur, qui nous ramène dans le monde grec : le 5^{e} des *Dialogues de courtisanes* de Lucien où l'amour saphique est clairement évoqué : une jeune prostituée raconte à ses amies comment elle a été invitée par deux lesbiennes à partager leurs amours. La conclusion qu'en tire S. Bohringer est intéressante : Lucien, par le truchement de ses courtisanes, pose une question qui ne s'était jamais posée pour les Anciens : celle du plaisir féminin. Je crois qu'il aurait fallu insister sur ce point car le texte de Lucien donne peut-être la clef de la recherche entreprise : l'homme s'aperçoit enfin que la femme peut donner et recevoir du plaisir indépendamment de toute présence masculine.

La conclusion de l'ouvrage n'est pas toujours très claire. J'en dégagerai l'essentiel : nous ne pouvons pas appliquer au monde antique nos propres critères ; la binarité sexuelle y est un anachronisme. Pour les Anciens le sexe n'est qu'un critère de catégorisation parmi d'autres, moins important que les clivages des statuts sociaux. Il n'y a pas de parallélisme entre homosexualité masculine et homosexualité féminine : la sexualité n'est conçue que par rapport à l'homme et plus particulièrement au citoyen adulte, soucieux de respecter une certaine décence. L'homosexualité féminine n'a pas de place dans le tableau des différentes formes que peut prendre l'amour masculin. La démonstration de S. Bohringer est convaincante sur ce point. Mais la structure de l'ouvrage, formé d'une juxtaposition d'analyses de documents éparpillés dans le temps, sans lien entre eux, n'en facilite pas la lecture. La netteté du raisonnement en souffre et l'évolution chronologique n'est pas mise en valeur. On regrettera aussi que les textes soient généralement cités en traduction. Pour clarifier ce qui ressort, semble-t-il, de l'étude de S. Bohringer, je dirai qu'incapables de concevoir une relation amoureuse qui ne soit pas centrée sur leur propre sexe, les hommes, Grecs ou Romains, ignorent, volontairement ou non, l'existence, de l'homosexualité féminine, puis se refusent à l'imaginer ; quand ils acceptent de concevoir son existence c'est dans le domaine du mythe ou de l'impos-

sible ; à la fin, la réalité s'étant imposée à eux, sans doute à cause des transformations sociales de ce qu'on appelle l'émancipation féminine, ils font de la lesbienne un monstre répugnant, la tribade, qu'ils caricaturent à plaisir, non pour son homosexualité mais parce qu'elle cherche à assumer le rôle dévolu aux hommes dans les relations amoureuses. Le clin d'œil de Pétrone laisse deviner des réalités quotidiennes plus souriantes, que confirme Lucien en décrivant le plaisir au féminin.

Nicole Boëls-Janssen.

Annette Flobert , *Rome sous le regard des historiens latins. Anthologie*, choix de textes, traduction, présentation, notes, chronologie, bibliographie, glossaire et index par Annette Flobert : Paris, GF Flammarion, 2008, 642 pages.

La collection GF Flammarion a publié dans les années 90 une traduction, due à Annette Flobert, de l'*Ab Vrbe condita* de Tite-Live (7 volumes, 1993-1999). Cette même collection accueille aujourd'hui un autre ouvrage d'A.F., à nouveau tourné vers l'histoire de Rome. Son optique est cependant radicalement différente puisqu'il s'agit là d'une anthologie de textes intitulée *Rome sous le regard des historiens latins*. Le volume, qui par la nature même de la collection, destinée au grand public, exclut tout appareil érudit (pas de texte latin, pas d'apparat critique, pas de notes en bas de page), comprend, outre le choix de textes, une introduction d'une trentaine de pages, trois cartes, une chronologie générale, une bibliographie, un glossaire et un index. Constituer une anthologie n'est jamais tâche aisée car toute entreprise de ce type suppose une réflexion sur la définition de l'ouvrage à entreprendre. A.F. s'est proposé de présenter un choix de textes autour d'un fil conducteur exposé dans l'introduction, à savoir le regard que les historiens de langue latine portaient sur Rome et sur son empire. Ce regard, parfois sévère voire pessimiste, le plus souvent admiratif, donne la mesure des transformations qui ont permis à une modeste bourgade du Latium de devenir la maîtresse du monde, avant de succomber sous la poussée des hordes barbares ; la Ville doit à ceux qui ont écrit son histoire, de rester, même vaincue, une grande puissance conquérante, dont l'œuvre civilisatrice a survécu à la gloire militaire. L'option retenue par A.F., on le voit, n'est nullement littéraire. Les textes sont présentés dans l'ordre où ils ont été écrits pour mettre en valeur l'évolution de l'opinion publique et le changement des mentalités. Les historiens retenus sont ceux auxquels on pouvait s'attendre : César, Salluste, Tite-Live, Auguste, Velleius Paterculus, Tacite, Suétone, Florus, Justin, Ammien Marcellin, l'*Histoire Auguste*, Orose. On pourra évidemment s'étonner de l'absence de Cornelius Népos, qui se justifiait tout autant que Suétone. Tout choix de textes est subjectif. A.F. s'est expliquée sur ses options : elle a privilégié les images récurrentes qui hantent la mémoire collective des Romains : l'humiliation des Fourches Caudines, la prise de Rome par les Gaulois, l'occupation de l'Italie par les troupes d'Hannibal, les conspirations et leur répression, l'incendie du Capitole, la peur des invasions ; elle n'a pas voulu oublier non plus la fierté ressentie lors de la célébration des triomphes et des cérémonies en l'honneur des dieux. De fait les textes proposés sont très souvent (trop ?) des scènes de guerre ou de combats. La mission culturelle et civilisatrice de Rome, mise en exergue en quatrième page de couverture, n'apparaît que trop fréquemment en simple filigrane. Chaque historien est traité selon un schéma identique : des notices sur l'ouvrage et des chronologies permettent de resituer dans le temps les événements dont il est question dans les récits ; pour chaque auteur, on trouvera une petite bibliographie à la fin du chapitre qui lui est consacré. La traduction, autant que nous avons pu en juger par quelques

sondages, est élégante et alerte. A.F. s'est fait une règle de rester fidèle au texte latin et de respecter le style de chaque auteur. La chronologie générale, la bibliographie générale, le glossaire et l'index, sont d'une grande utilité. On regrettera toutefois l'absence de tel ou tel titre dans la bibliographie (exemple pour Tite-Live, p. 254-255 : pourquoi avoir mentionné les commentaires de Briscoe et d'Ogilvie pour les livres XXXIV-XXXVII et I-V mais avoir omis celui de S.P.Oakley — 1997-2005 — pour les volumes VI-X ? Pourquoi ne pas avoir cité l'ouvrage de B. Mineo, *Tite-Live et l'histoire de Rome*, Paris, Klincksieck, 2006 ?).

Martine Chassignet.

Roman Europe, édit. Edward Bispham, *Short Oxford History of Europe* : Oxford, Oxford University Press, 2008, xix-377 pages.

Nous avons déjà dit dans la *REL* tout le bien que nous pensions d'Edward Bispham et de son livre, *From Asculum to Actium. The Municipalization of Italy from the Social War to Augustus*, publié à Oxford en 2007. Ce grand savant a réuni plusieurs collègues de valeur pour rédiger l'ouvrage qui est présenté ici, et qui se veut une histoire de l'Europe. Il s'ouvre sur un tableau des peuples qui vivaient dans cette partie du monde avant la conquête romaine, depuis l'Âge du Bronze. Les auteurs enchaînent sur une histoire de la République puis de l'Empire. Des chapitres thématiques font suite : la société, l'armée, l'économie, les religions et la culture. Puis on revient à la chronologie avec un chapitre consacré au IV^e^ siècle et l'on termine sur un long passage consacré aux peuples qui vivaient au-delà de la frontière. Très peu illustré, l'ouvrage ne comporte pas de notes de bas de pages, mais il propose une bibliographie sélective (« further readings »), une chronologie et un index. Pris isolément, chaque chapitre est impeccable. L'ensemble laisse toutefois une curieuse impression et, quand on en a fini la lecture, on s'aperçoit que l'on en a davantage appris sur Rome que sur l'Europe. En fait, ce qui nous déçoit, c'est la conception du sujet ; elle semble impliquer l'idée que l'Europe était uniforme. Certes, l'administration impériale et l'armée étaient organisées sur le même modèle dans le nord et dans le sud de cette région ; mais l'Italie n'a pas connue la même présence militaire que la Rhénanie, et la Belgique n'avaient pas le même type de gouvernement que l'Espagne. Pour l'économie et les religions, en outre, il y avait de bien plus grandes différences encore, par exemple entre l'Italie et la Bétique, la Bétique et la Bretagne, et ainsi de suite. Nous sommes étonnés que les auteurs n'aient pas envisagé au moins quelques chapitres consacrés à cette diversité. D'où notre déception : et les régions ? Peut-être, après tout, l'éditeur envisage-t-il un deuxième volume consacré à ces distinctions qui nous paraissent « incontournables », comme on dirait de nos jours, sur ce type de sujet.

Yann Le Bohec.

Margaret Malamud, *Ancient Rome and Modern America* : Chichester, Wiley-Blackwell (Classical Receptions), 2009, XI + xi-296 pages.

Depuis leur naissance, les U.S.A. sont littéralement hantés par Rome. C'est de ce constat que part M. Malamud pour décrire chronologiquement, en neuf chapitres, les différentes formes prises par cette hantise, de la Guerre d'Indépendance à nos jours. Plusieurs de ses chapitres reprennent, en les remaniant, des travaux

effectués précédemment par l'auteur ; seuls les chapitres 3-5, qui recouvrent les années 1840-1890 sont totalement originaux. Mais la continuité chronologique ainsi établie fait de cet ouvrage une synthèse de la question tout à fait passionnante : des héros républicains romains pris pour *exempla* par les fondateurs de l'Union au consumérisme gigantesque de Las Vegas, le lecteur est invité à suivre l'évolution de l'idée romaine telle qu'elle a été vue, pensée et vécue par les Américains tout au long des presque deux siècles et demi de leur histoire nationale.

À vrai dire, le lecteur français un peu au fait de l'obsession de Rome au siècle des Lumières et sous la Révolution ne sera pas étonné de trouver l'équivalent chez les héros et les pères fondateurs de l'Indépendance américaine : le roi d'Angleterre est un tyran, un César contre lequel ils se dressent comme des Caton, des Brutus. Ces élites éclairées des colonies ne sont pas différentes de celles, contemporaines, de l'Europe, et il eût été bienvenu de le signaler, alors que l'auteur semble ignorer cette *koinè* culturelle qui remonte à Montesquieu au moins, et la véritable fascination, bien vue déjà par K. Marx, exercée par l'Antiquité classique sur les Révolutionnaires français, comme l'ont montré de nombreux travaux récents. En tout cas elle les passe sous silence et se plaît au contraire à opposer à l'horreur de Washington pour le césarisme l'admiration de Napoléon pour César et Auguste. La constitution d'un empire est-elle incompatible avec cet idéal républicain ? Elle le pense, mais la République française, avec son cordon satellitaire de « républiques-sœurs », prouve le contraire, tout comme la République romaine s'accommodait fort bien de la conquête. Il est vrai cependant qu'aux États-Unis, l'ère jacksonienne coïncide avec la crainte des idéologues de voir la liberté politique à peine conquise se dissoudre dans une autocratie populiste, avec pour modèles repoussoirs Marius et César. L'Empire après la République ? Déjà, comme à Rome ? Cette crainte obsessionnelle de la décadence, fondée sur l'exemple historique romain, est une constante de la pensée politique américaine. Et chaque époque a cherché des réponses pour déjouer cette fatalité : les U.S.A. échapperont au cycle polybien parce qu'ils sont une démocratie, parce qu'ils sont chrétiens, parce qu'ils sont capitalistes, etc.

Liberty peut donc se maintenir, et en même temps qu'elle, *freedom* — soulignons l'importance du fait que l'anglais a deux mots pour dire « liberté ». Elles sont exaltées dans un théâtre populaire qui met en scène Virginius et Spartacus, tandis que « Les derniers jours de Pompéi » opposent à une aristocratie décadente la pureté de mœurs des opprimés, où se reconnaît, en ce premier tiers du XIX^e^ siècle, le mouvement ouvrier naissant... à l'exclusion des esclaves noirs, moins par racisme que par souci de priorité. L'Amérique de Jefferson veut se voir comme une démocratie où les Gracques vertueux, vus à travers Niebuhr, auraient réussi leur réforme, une République de *yeomen*, où le droit à la terre est proclamé comme fondement de la liberté. Par la redistribution des terres ? Avant que le concept de nouvelle frontière ne constitue une réponse alternative, la guerre civile mettra sous le boisseau cette revendication.

Peu connue est l'assimilation, par les penseurs noirs abolitionnistes, entre les esclaves noirs et les grands ennemis africains de Rome : Hamilcar, Hannibal, Syphax, Jugurtha... Encore moins connue la contre-propagande des planteurs du Sud renvoyant au précédent antique — Gracques compris — pour affirmer qu'il n'y a pas de grande civilisation sans esclavage, sauf par ceux qui savent que cette rhétorique avait déjà été mise en œuvre, sous la Révolution et l'Empire, par les « grands Blancs » des Antilles françaises — ce que semble ignorer l'auteur. La guerre venue, les chefs confédérés sont vus comme des Scipions ou des Catons en lutte contre l'*imperium* tyrannique yankee menée par un César Lincoln... à qui est promis un Brutus !

Les luttes ouvrières de la seconde moitié du XIX^e siècle donnent aux penseurs socialistes américains l'occasion de réécrire l'histoire romaine en focalisant sur *the Ancient working people*. Les héros en sont les Gracques, Spartacus... et Jésus, et la cause de la décadence, hier l'accaparement des terres, aujourd'hui les monopoles capitalistes. À quoi leurs adversaires répliquent en brandissant, contre les grèves, le spectre de la tyrannie populaire. De manière concomitante, Pompéi, *the City of the Dead*, est revisitée en cité de la luxure condamnée, comme Babylone et autres Sodome et Gomorrhe, à périr par le feu ; l'Amérique n'échappera à ce sort funeste, comme Glaucus et Ionè, que par l'Évangélisme, version démocratisée — *self salute* — du christianisme. Rome n'a plus la cote, supplantée par la Grèce libre et démocratique, dont l'image a été revitalisée par la lutte de la Grèce contre l'Ottoman, Romain oppresseur moderne. Soulignons, puisque l'auteur ne le fait pas, que cette image dépréciée de Rome, qui perdure encore largement, n'est pas propre alors à l'Amérique, qu'on la retrouve alors en Europe.

L'autre grande icône américaine de la romanité est *Ben-Hur*, roman publié en 1880 et qui sera abondamment mis en scène, au théâtre, au cirque et à l'écran jusqu'en 1959 — sorte de western en toge dans la Rome multiculturelle de l'époque du Christ. Nourri par les découvertes archéologiques en Terre sainte, le mythe *Ben Hur* fait le lien entre la Terre promise et la nouvelle Jérusalem habitée par le nouveau peuple élu, Américain, appelé à étendre ses bienfaits sur le monde. Ce messianisme a servi à justifier non seulement le « bon » capitalisme, mais aussi un phénomène mal connu, parce que soigneusement occulté par l'histoire officielle américaine : que les U.S.A. furent une puissance coloniale, qui étendit son empire sur le Pacifique et le golfe du Mexique, exactement comme les nations européennes à la même époque. L'Amérique put alors se donner à elle-même l'image complaisante d'une Rome moderne, comme à la Columbian Exposition de Chicago (1893), aux jardins romains de Murray (1907) pour les riches, dans les cirques et les grands parcs d'attractions « romains » pour les pauvres, et elle exaltait ses troupes victorieuses des Indiens, des Mexicains, des Philippins en les faisant passer sous de somptueux arcs de triomphe.

La crise de 29 coïncide avec l'explosion de la production cinématographique : le *Signe de la Croix*, notamment, stigmatise le matérialisme de l'argent et valorise la moralité chrétienne, tandis que les burlesques *Roman Scandals* dénoncent la classe dirigeante américaine à travers une Rome travestie. Les Romains reprennent du service pendant la guerre et sous le Maccarthysme, soit comme prototypes des fascistes, soit comme ancêtres des oppresseurs soviétiques. Plus intéressant est le nouvel avatar de Spartacus, dans le roman du communiste Howard Fast, comme symbole de la révolution prolétarienne ; porté à l'écran par Kirk Douglas, il en sortira quelque peu édulcoré.

La dernière métamorphose de l'image de Rome est sa mise au service d'un consumérisme conquérant, dans le *Caesars Palace* et dans les *Forum Shops* à Las Vegas. Pourtant, le film *Gladiator* est clairement une allégorie de l'Amérique de l'an 2000 : peut-elle, veut-elle encore redevenir une République vertueuse ou va-t-elle s'abîmer sous un nouveau César, tel que la presse décrit G.W. Bush ? C'est sur cette question que s'achève cette passionnante synthèse, richement illustrée et abondamment documentée, sur l'image de l'Amérique se mirant dans le miroir de Rome. Nous en ajouterons une autre, d'une nouveau chapitre à écrire : la nouvelle crise économique, le nouveau Président vont-ils activer une nouvelle utilisation de l'image de Rome ? À suivre donc.

Paul M. MARTIN.